

Le mauvais demiurge

Emil Cioran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE MAUVAIS DÉMIURGE

par E. M. Cioran



LES ESSAIS
CXLVII



Gallimard

Emil Cioran

LE MAUVAIS DÉMIURGE

Gallimard

1969

LE MAUVAIS DÉMIURGE

À l'exception de quelques cas aberrants, l'homme n'incline pas au bien : quel dieu l'y pousserait ? Il lui faut se vaincre, se faire violence, pour pouvoir exécuter le moindre acte non entaché de mal. Toutes les fois qu'il y réussit, il provoque, il humilie son créateur. Et s'il lui arrive d'être bon non plus par effort ou calcul mais par nature, c'est à une inadvertance d'en haut qu'il le doit : il se situe en dehors de l'ordre universel, il n'était prévu dans aucun plan divin. On ne voit guère quelle place il occupe parmi les êtres, ni même si c'en est un. Serait-il un fantôme ?

Le bien, c'est ce qui fut ou sera, c'est ce qui n'est jamais. Parasite du souvenir ou du pressentiment, révolu ou possible, il ne saurait être *actuel*, ni subsister par lui-même : tant qu'il est, la conscience l'ignore, elle ne s'en saisit que lorsqu'il disparaît. Tout prouve son insubstantialité ; c'est une grande force irréelle, c'est le principe qui a avorté au départ : défaillance, faillite immémoriale, dont les effets s'accusent à mesure que l'histoire se déroule. Aux commencements, dans cette promiscuité où s'opéra le glissement vers la vie, quelque chose d'innommable a dû se passer, qui se prolonge dans nos malaises, sinon dans nos raisonnements. Que l'existence ait été viciée à sa source, elle et les éléments mêmes, comment s'empêcher de le supposer ? Celui qui n'a pas été amené à envisager cette hypothèse une fois par jour au moins, aura vécu en somnambule.

Il est difficile, il est impossible de croire que le dieu bon, le « Père », ait trempé dans le scandale de la création. Tout fait penser qu'il n'y prit aucune part, qu'elle relève d'un dieu sans scrupules, d'un dieu taré. La bonté ne crée pas : elle manque d'imagination ; or, il en faut pour fabriquer un monde, si bâclé soit-il. C'est, à la rigueur, du mélange de la bonté et de la méchanceté que peut surgir un acte ou une œuvre. Ou un univers. En partant du nôtre, il est en tout cas autrement aisé de remonter à un dieu suspect qu'à un dieu honorable.

Le dieu bon, décidément, n'était pas outillé pour créer : il possède tout, sauf la toute-puissance. Grand par ses déficiences (anémie et bonté vont de pair), il est le prototype de l'inefficacité : il ne peut aider personne... Nous ne nous accrochons d'ailleurs à lui que lorsque nous dépouillons notre dimension historique ; dès que nous la réintégrons, il nous est étranger, il nous est incompréhensible : il n'a

rien qui nous fascine, il n'a rien d'un monstre. Et c'est alors que nous nous tournons vers le créateur, dieu inférieur et affairé, instigateur des événements. Pour comprendre comment il a pu créer, on doit se le figurer en proie au mal, qui est innovation, et au bien, qui est inertie. Cette lutte fut sans doute néfaste au mal, car il y dut subir la contamination du bien : ce qui explique pourquoi la création ne saurait être entièrement mauvaise.

Comme le mal préside à tout ce qui est corruptible, autant dire à tout ce qui est vivant, c'est une tentative ridicule que de vouloir démontrer qu'il renferme moins d'être que le bien, ou même qu'il n'en contient aucunement. Ceux qui l'assimilent au néant s'imaginent *sauver* par là ce pauvre dieu bon. On ne le sauve que si on a le courage de disjoindre sa cause de celle du démiurge. Pour s'y être refusé, le christianisme devait, toute sa carrière durant, s'évertuer à imposer l'inévidence d'un créateur miséricordieux : entreprise désespérée qui a épuisé le christianisme et compromis le dieu qu'il voulait préserver.

Nous ne pouvons nous défendre de penser que la création, restée à l'état d'ébauche, ne pouvait être achevée ni ne méritait de l'être, et qu'elle est dans l'ensemble *une faute*, le forfait fameux, commis par l'homme, apparaissant ainsi comme une version mineure d'un forfait autrement grave. De quoi sommes-nous coupables, sinon d'avoir suivi, plus ou moins servilement, l'exemple du créateur ? La fatalité qui était sienne, nous la reconnaissons bien en nous : ce n'est pas pour rien que nous sommes sortis des mains d'un dieu malheureux et méchant, d'un dieu maudit.

Prédestinés les uns à croire au dieu suprême mais impuissant, les autres au démiurge, les autres enfin au démon, nous ne choisissons pas nos vénérationes ni nos blasphèmes.

Le démon est le représentant, le délégué du démiurge dont il gère les affaires ici-bas. Malgré son prestige et la terreur attachée à son nom, il n'est qu'un administrateur, qu'un ange préposé à une basse besogne, à l'histoire.

Autre est la portée du démiurge : comment affronterions-nous nos épreuves, lui absent ? Si nous étions à leur hauteur, ou simplement quelque peu dignes d'elles, nous pourrions nous abstenir de l'invoquer. Devant nos insuffisances patentes, nous nous agrippons à lui, nous l'implorons même d'exister : s'il se révélait une fiction, quelle ne serait pas notre détresse ou notre honte ! Sur qui d'autre nous décharger de nos lacunes, de nos misères, de nous-mêmes ? Érigé par notre décret en auteur de nos carences, il nous sert d'excuse pour tout ce que nous n'avons pu être. Quand de plus nous lui faisons endosser

la responsabilité de cet univers manqué, nous goûtons une certaine paix : plus d'incertitude sur nos origines ni sur nos perspectives, mais la pleine sécurité dans l'insoluble, hors du cauchemar de la promesse. Son mérite est à la vérité inappréciable : il nous dispense même de nos regrets, puisqu'il a pris sur lui jusqu'à *l'initiative* de nos échecs.

Il est plus important de retrouver dans la divinité nos vices que nos vertus. Nous nous résignons à nos qualités, alors que nos défauts nous poursuivent, nous travaillent. Pouvoir les projeter dans un dieu susceptible de tomber aussi bas que nous et qui ne soit pas confiné dans la fadeur des attributs communément admis, nous soulage et nous rassure. Le mauvais dieu est le dieu le plus *utile* qui fut jamais. Ne l'aurions-nous pas sous la main, où s'écoulerait notre bile ? N'importe quelle forme de haine se dirige en dernier ressort contre lui. Comme nous croyons tous que nos mérites sont méconnus ou bafoués, comment admettre qu'une iniquité aussi générale soit le fait de l'homme seul ? Elle doit remonter plus haut, et se confondre avec quelque manigance ancienne, avec l'acte même de la création. Nous savons donc à qui nous en prendre, qui vilipender : rien ne nous flatte et ne nous soutient autant que de pouvoir placer la source de notre indignité le plus loin de nous possible.

Quant au dieu proprement dit, bon et débile, nous nous accordons avec lui toutes les fois qu'il ne reste plus trace en nous d'aucun monde, dans ces moments qui le postulent, qui, fixés à lui d'emblée, le suscitent, le *créent*, et pendant lesquels il remonte de nos profondeurs pour la plus grande humiliation de nos sarcasmes. Dieu est le deuil de l'ironie. Il suffit pourtant qu'elle se ressaisisse, qu'elle reprenne le dessus, pour que nos relations avec lui se brouillent et s'interrompent. Nous en avons alors assez de nous interroger à son sujet, nous voulons le chasser de nos préoccupations et de nos fureurs, de notre mépris même. Tant d'autres avant nous lui ont porté des coups, qu'il nous semble oiseux de venir maintenant nous acharner sur un cadavre. Et cependant il compte encore pour nous, ne fût-ce que par le regret de ne l'avoir pas abattu nous-mêmes.

Pour éviter les difficultés propres au dualisme, on pourrait concevoir un même dieu dont l'histoire se déroulerait en deux phases : dans la première, sage, exsangue, replié sur soi, sans aucune velléité de se manifester : un dieu *endormi*, exténué par son éternité ; – dans la seconde, entreprenant, frénétique, commettant erreur sur erreur, il se livrerait à une activité condamnable au suprême degré. Cette hypothèse apparaît, à la réflexion, moins nette et moins avantageuse que celle des deux dieux carrément distincts. Mais si on trouve que ni l'une ni l'autre ne rend compte de ce que vaut ce monde, on aura alors

toujours la ressource de penser, avec certains gnostiques, qu'il a été tiré au sort entre les anges.

(Il est pitoyable, il est dégradant d'assimiler la divinité à une personne. Jamais elle ne sera une idée ni un principe anonyme pour celui qui a pratiqué les Testaments. Vingt siècles d'altercations ne s'oublient pas du jour au lendemain. Qu'elle s'inspire de Job ou de saint Paul, notre vie religieuse est querelle, outrance, débridement. Les athées, qui manient si volontiers l'invective, prouvent bien qu'ils visent *quelqu'un*. Ils devraient être moins orgueilleux ; leur émancipation n'est pas aussi complète qu'ils le pensent : ils se font de Dieu exactement la même idée que les croyants.)

Le créateur est l'absolu de l'homme extérieur ; l'homme intérieur en revanche considère la création comme un détail gênant, comme un épisode inutile, voire néfaste. Toute expérience religieuse profonde commence là où finit le règne du démiurge. Elle n'a que faire de lui, elle le dénonce, elle en est la négation. Tant qu'il nous obsède, lui et le monde, nul moyen d'échapper à l'un et à l'autre, pour, dans un élan d'anéantissement, rejoindre le non-crée et nous y dissoudre.

À la faveur de l'extase – dont l'objet est un dieu *sans attributs*, une *essence* de dieu – on s'élève vers une forme d'apathie plus pure que celle du dieu suprême lui-même, et si on plonge dans le divin, on n'en est pas moins au-delà de toute forme de divinité. C'est là l'étape finale, le point d'arrivée de la mystique, le point de départ étant la rupture avec le démiurge, le refus de frayer encore avec lui et d'applaudir à son œuvre. Nul ne s'agenouille devant lui ; nul ne le vénère. Les seules paroles qu'on lui adresse sont des supplications à rebours, – unique mode de communication entre une créature et un créateur également déchus.

À infliger au dieu officiel les fonctions de père, de créateur et de gérant, on l'exposa à des attaques auxquelles il devait succomber. Quelle n'eût pas été sa longévité si on eût écoulé un Marcion, de tous les hérésiarques celui qui s'est dressé avec le plus de vigueur contre l'escamotage du mal et qui a le plus contribué à la gloire du mauvais dieu par la haine qu'il lui a vouée ! Il n'est guère d'exemple d'une autre religion qui, à ses débuts, ait gâché autant d'occasions. Nous serions assurément tout différents si l'ère chrétienne avait été inaugurée par l'exécration du créateur, car la permission de l'accabler n'eût pas manqué d'alléger notre fardeau, et de rendre aussi moins oppressants les deux derniers millénaires. L'Église, en refusant de l'incriminer et d'adopter les doctrines qui n'y répugnaient nullement, allait s'engager dans l'astuce et le mensonge. Du moins avons-nous le

réconfort de constater que ce qu'il y a de plus séduisant dans son histoire, ce sont ses ennemis intimes, tous ceux qu'elle a combattus et rejetés et qui, pour sauvegarder l'honneur de Dieu, récusèrent, au risque du martyre, sa qualité de créateur. Fanatiques du néant divin, de cette absence où se complaît la bonté suprême, ils connaissaient le bonheur de haïr tel dieu et d'aimer tel autre sans restriction, sans arrière-pensée. Emportés par leur foi, ils eussent été hors d'état de déceler le rien de jonglerie qui entre jusque dans le tourment le plus sincère. La notion de prétexte n'était pas encore née, ni non plus cette tentation, toute moderne, de cacher nos agonies derrière quelque acrobatie théologique. Une certaine ambiguïté existait pourtant chez eux : ces gnostiques et ces manichéens en tout genre, qu'étaient-ils sinon des pervers de la pureté, des obsédés de l'horreur ? Le mal les attirait, les comblait presque : sans lui, leur existence eût été vacante. Ils le pourchassaient, ils ne le lâchaient pas un instant. Et s'ils soutenaient avec tant de véhémence qu'il était incréé, c'est qu'ils souhaitaient en secret qu'il subsistât à jamais, pour en jouir, pour pouvoir exercer, durant l'éternité, leurs vertus combatives. Ayant, par amour du Père, trop réfléchi à l'Adversaire, ils devaient finir par mieux comprendre la damnation que le salut. C'est la raison pourquoi ils avaient si bien saisi l'essence de l'ici-bas. L'Église, après les avoir vomis, sera-t-elle assez habile pour s'approprier leurs thèses, et assez charitable pour mettre en vedette le créateur, pour l'excommunier enfin ? Elle ne pourra renaître qu'en déterrants les hérésies, qu'en annulant ses anciens anathèmes pour en prononcer de nouveaux.

Timide, dépourvu de dynamisme, le bien est inapte à se communiquer ; le mal, autrement empressé, veut se transmettre, et il y arrive puisqu'il possède le double privilège d'être fascinant et contagieux. Aussi voit-on plus facilement s'étendre, sortir de soi, un dieu mauvais qu'un dieu bon.

Cette incapacité de demeurer en soi-même, dont le créateur devait faire une si fâcheuse démonstration, nous en avons tous hérité : *engendrer* c'est continuer d'une autre façon et à une autre échelle l'entreprise qui porte son nom, c'est, par une déplorable singerie, ajouter à sa « création ». Sans l'impulsion qu'il a donnée, l'envie d'allonger la chaîne des êtres n'existerait pas, ni non plus cette nécessité de souscrire aux micmacs de la chair. Tout enfantement est suspect ; les anges, par bonheur, y sont impropres, la propagation de la vie étant réservée aux déchus. La lèpre est impatiente et avide, elle aime à se répandre. Il importe de décourager la génération, la crainte de voir l'humanité s'éteindre n'ayant aucun fondement : quoi qu'il arrive, il y aura partout assez de niais qui ne demanderont qu'à se

perpétuer, et, si eux-mêmes finissaient par s'y dérober, on trouvera toujours, pour se dévouer, quelque couple hideux.

Ce n'est pas tant l'appétit de vivre qu'il s'agit de combattre, que le goût de la « descendance ». Les parents, les *géniteurs*, sont des provocateurs ou des fous. Que le dernier des avortons ait la faculté de donner vie, de « mettre au monde », – existe-t-il rien de plus démoralisant ? Comment songer sans effroi ou répulsion à ce prodige qui fait du premier venu un démiurge sur les bords ? Ce qui devrait être un don aussi exceptionnel que le génie a été conféré indistinctement à tous : libéralité de mauvais aloi qui disqualifie pour toujours la nature.

L'injonction criminelle de la Genèse : *Croissez et multipliez* – n'a pu sortir de la bouche du dieu bon. *Soyez rares*, aurait-il plutôt suggéré, s'il avait eu voix au chapitre. Jamais non plus il n'a pu ajouter les paroles funestes : *Et remplissez la terre*. On devrait, toute affaire cessante, les effacer pour laver la Bible de la honte de les avoir recueillies.

La chair s'étend de plus en plus comme une gangrène à la surface du globe. Elle ne sait s'imposer des limites, elle continue à sévir malgré ses déboires, elle prend ses défaites pour des conquêtes, elle n'a jamais rien appris. Elle appartient avant tout au règne du créateur, et c'est bien en elle qu'il a projeté ses instincts malfaisants. Normalement, elle devrait atterrir moins ceux qui la contemplent que ceux-là mêmes qui la font durer et en assurent la progression. Il n'en est rien, car ils ne savent pas de quelle aberration ils sont complices. Les femmes enceintes seront un jour lapidées, l'instinct maternel proscrit, la stérilité acclamée. C'est à bon droit que dans les sectes où la fécondité était tenue en suspicion, chez les bogomiles et les cathares, on condamnait le mariage, institution abominable que toutes les sociétés protègent depuis toujours, au grand désespoir de ceux qui ne cèdent pas au vertige commun. Procréer, c'est aimer le fléau, c'est vouloir l'entretenir et augmenter. Ils avaient raison ces philosophes antiques qui assimilaient le Feu au principe de l'univers, et du désir. Car le désir brûle, dévore, anéantit : tout ensemble agent et destructeur des êtres, il est sombre, il est infernal par essence.

Ce monde ne fut pas créé dans la joie. On procrée pourtant dans le plaisir. Oui, sans doute, mais le plaisir n'est pas la joie, il en est le simulacre : sa fonction consiste à donner le change, à nous faire oublier que la création porte, jusque dans le moindre détail, la marque de cette tristesse initiale dont elle est issue. Nécessairement trompeur, c'est lui encore qui nous permet d'exécuter certaine performance qu'en théorie nous réprouvons. Sans son concours, la continence, gagnant du terrain, séduirait même les rats. Mais c'est dans la volupté que nous

comprenons à quel point le plaisir est illusoire. Par elle, il atteint son sommet, son maximum d'intensité, et c'est là, au comble de sa réussite, qu'il s'ouvre soudain à son irréalité, qu'il s'effondre dans son propre néant. La volupté est le *désastre* du plaisir.

On ne peut consentir qu'un dieu, ni *même un homme*, procède d'une gymnastique couronnée d'un grognement. Il est étrange qu'au bout d'une si longue période de temps, l'« évolution » n'ait pas réussi à mettre au point une autre formule. Pourquoi se serait-elle fatiguée d'ailleurs, quand celle qui a cours fonctionne à plein et convient à tout le monde ? Entendons-nous : la vie en elle-même n'est pas en cause, elle est mystérieuse et harassante à souhait ; ce qui ne l'est pas, c'est l'exercice en question, d'une inadmissible facilité, vu *ses conséquences*. Lorsqu'on sait ce que le destin dispense à chacun, on demeure interdit devant la disproportion entre un moment d'oubli et la somme prodigieuse de disgrâces qui en résulte. Plus on retourne ce sujet, plus on trouve que les seuls à y avoir entendu quelque chose sont ceux qui ont opté pour l'orgie ou pour l'ascèse, les débauchés ou les châtés.

Comme procréer suppose un égarement sans nom, il est certain que si nous devenions sensés, c'est-à-dire indifférents au sort de l'espèce, nous en garderions quelques échantillons seulement, comme on conserve des spécimens d'animaux en voie de disparition. Barrons la route à la chair, essayons d'en paralyser l'effrayante poussée. Nous assistons à une véritable épidémie de vie, à un foisonnement de vivages. Où et comment rester encore face à face avec Dieu ?

La hantise de l'horreur, nul n'y est sujet continuellement ; il nous arrive de nous en détourner, de l'oublier presque, surtout lorsque nous contemplons quelque paysage d'où nos semblables sont absents. Dès qu'ils y apparaissent, elle se réinstalle dans l'esprit. Si on penchait à absoudre le créateur, à considérer ce monde comme acceptable et même satisfaisant, il faudrait encore faire des réserves sur l'homme, ce point noir de la création.

Il nous est loisible de nous figurer que le démiurge, pénétré de l'insuffisance ou de la nocivité de son œuvre, veuille un jour la faire périr, et même qu'il s'arrange pour disparaître avec elle. Mais on peut concevoir aussi que de tout temps il ne s'emploie qu'à se détruire et que le devenir se ramène au processus de cette lente autodestruction. Processus traînant ou haletant, dans les deux éventualités il s'agirait d'un retour sur soi, d'un examen de conscience, dont l'issue serait le rejet de la création par son auteur. Ce qu'il y a en nous de plus ancré et de moins perceptible, c'est le sentiment d'une faillite essentielle, secret de tous, dieux y compris. Et ce qui est remarquable, c'est que, ce sentiment, la plupart sont loin de deviner qu'ils l'éprouvent. Nous

sommes du reste, par une faveur spéciale de la nature, voués à ne pas en prendre conscience : la force d'un être réside dans son incapacité de savoir à quel point il est seul. Ignorance bénie, grâce à laquelle il peut s'agiter et agir. Vient-il d'avoir la révélation de son secret ? son ressort se brise aussitôt, irrémédiablement. C'est ce qui est arrivé au créateur, ou ce qui lui arrivera, peut-être.

Avoir vécu depuis toujours avec la nostalgie de coïncider avec quelque chose, sans, à vrai dire, savoir avec quoi... Il est aisé de passer de l'incroyance à la croyance, ou inversement. Mais à quoi se convertir, et quoi abjurer, au milieu d'une lucidité chronique ? Dépourvue de substance, elle n'offre aucun contenu qu'on puisse renier ; elle est vide, et on ne renie pas le vide : la lucidité est l'équivalent négatif de l'extase.

Qui ne coïncide avec rien, ne coïncidera pas davantage avec lui-même ; d'où ces appels sans foi, ces convictions vacillantes, ces fièvres privées de ferveur, ce dédoublement dont sont victimes nos idées et jusqu'à nos réflexes. L'équivoque, qui règle tous nos rapports avec ce monde et avec l'autre, nous la gardions au début pour nous ; nous l'avons ensuite répandue alentour, afin que personne n'y échappe, afin qu'aucun vivant ne sache encore à quoi s'en tenir. Plus rien de *net* nulle part : par notre faute les choses elles-mêmes chancellent et s'enfoncent dans la perplexité. Ce qu'il nous faudrait, c'est ce don d'imaginer la possibilité de prier, indispensable à quiconque poursuit son salut. L'enfer, c'est la prière *inconcevable*.

L'instauration d'une équivoque universelle est l'exploit le plus calamiteux que nous ayons accompli et qui nous pose en rivaux du démiurge.

Nous ne fûmes heureux qu'aux époques où, avides d'effacement, nous acceptions notre néant avec enthousiasme. Le sentiment religieux n'émane pas de la constatation mais du désir de notre insignifiance, du besoin de nous y vautrer. Ce besoin, inhérent à notre nature, comment se satisfera-t-il maintenant que nous ne pouvons plus vivre à la remorque des dieux ? En d'autres temps, c'étaient eux qui nous abandonnaient ; c'est nous, aujourd'hui, qui les abandonnons. Nous avons vécu auprès d'eux trop longtemps, pour qu'ils trouvent encore grâce à nos yeux ; toujours à notre portée, nous les entendions *remuer* ; ils nous guettaient, ils nous espionnaient : nous n'étions plus chez nous... Or, comme l'expérience nous l'enseigne, il n'existe pas d'être plus odieux que le voisin. Le fait de le savoir si proche dans l'espace nous empêche de respirer et rend également impraticables nos jours et nos nuits. Nous avons beau, heure après heure, méditer sa

ruine, il est là, atrocement présent. Le supprimer, toutes nos pensées nous y invitent ; lorsque nous nous y décidons enfin, un sursaut de lâcheté nous saisit, juste avant l'acte. Ainsi sommes-nous meurtriers en puissance de ceux qui vivent dans nos parages ; et de ne pouvoir l'être en fait, nous nous rongeons et nous nous aigrissons, velléitaires et ratés du sang.

Si, avec les dieux, tout eut l'air plus simple, c'est que leur indiscretion étant immémoriale, il nous fallait en finir coûte que coûte : n'étaient-ils pas trop encombrants pour qu'il fût possible de les ménager encore ? Ainsi s'explique qu'à la clameur générale contre eux, aucun de nous ne pouvait manquer de mêler sa petite voix.

Quand nous songeons à ces compagnons ou ennemis plusieurs fois millénaires, à tous les patrons des sectes, des religions et des mythologies, le seul dont il nous répugne de nous séparer est ce démiurge, auquel nous attachent les maux mêmes dont il nous importe qu'il soit la cause. C'est à lui que nous pensons à propos du moindre acte de vie et de la vie tout court. Chaque fois que nous le considérons, que nous en scrutons les origines, elle nous émerveille et nous fait peur ; c'est un miracle effrayant, qui doit provenir de *lui*, dieu spécial, complètement à part. Il ne sert à rien de soutenir qu'il n'existe pas, quand nos stupeurs quotidiennes sont là pour exiger sa réalité et la proclamer. Opposera-t-on qu'il a peut-être existé mais qu'il est mort comme les autres ? elles ne se laisseraient pas décourager, elles s'emploieraient à le ressusciter et il durerait aussi longtemps que notre émerveillement et notre peur, que cette curiosité effarée devant tout ce qui est, devant tout ce qui vit. On dira : « Triomphez de la peur, pour que l'émerveillement seul subsiste. » Mais pour la vaincre, pour la faire disparaître, il faudrait l'attaquer dans son principe et en démolir les fondements, rebâtir ni plus ni moins le monde dans sa totalité, changer allègrement de démiurge, s'en remettre en somme à un *autre* créateur.

LES NOUVEAUX DIEUX

Qui s'intéresse au défilé d'idées et de croyances irréductibles, devrait bien s'arrêter au spectacle qu'offrent les premiers siècles de notre ère : il y trouverait le modèle même de toutes les formes de conflit que l'on rencontre, sous une forme atténuée, à n'importe quel moment de l'histoire. Cela se comprend : c'est l'époque où l'on a haï le plus. Le mérite en revient aux chrétiens, fébriles, intraitables, d'emblée experts dans l'art de la détestation, alors que les païens ne savaient plus manier que le mépris. L'agressivité est un trait commun aux hommes et aux dieux nouveaux.

Si un monstre d'aménité, ignorant la hargne, voulait cependant l'apprendre, ou savoir tout au moins ce qu'elle vaut, le plus simple pour lui serait de lire quelques auteurs ecclésiastiques, en commençant par Tertullien, le plus brillant de tous et en finissant, mettons, par saint Grégoire de Nazianze, fielleux et cependant insipide, et dont le discours contre Julien l'Apostat vous donne l'envie de vous convertir sur-le-champ au paganisme. Aucune qualité n'y est reconnue à l'empereur ; avec une satisfaction non dissimulée on y conteste sa mort héroïque dans la guerre contre les Perses, où il aurait été tué par « un barbare qui faisait le métier de bouffon et qui suivait l'armée pour faire oublier aux soldats les fatigues de la guerre par ses saillies et ses bons mots ». Nulle élégance, nul souci de paraître digne d'un tel adversaire. Ce qui est impardonnable dans le cas du saint, c'est qu'il avait connu Julien à Athènes, du temps que, jeunes, ils y fréquentaient les écoles philosophiques.

Rien de plus odieux que le ton de ceux qui défendent une cause, compromise en apparence, gagnante en fait, qui ne peuvent contenir leur joie à l'idée de leur triomphe ni s'empêcher de tourner leurs effrois mêmes en autant de menaces. Quand Tertullien, sardonique et tremblant, décrit le Jugement dernier, *le plus grand des spectacles*, comme il l'appelle, il imagine le rire qu'il aura en contemplant tant de monarques et de dieux « poussant d'affreux gémissements dans le plus profond de l'abîme... » Cette insistance à rappeler aux païens qu'ils étaient perdus, eux et leurs idoles, avait de quoi exaspérer même les esprits les plus modérés. Suite de libelles camouflés en traités, l'apologétique chrétienne représente le summum du genre bilieux.

On ne peut respirer qu'à l'ombre de divinités usées. Plus on s'en persuade, plus on se redit avec terreur que si on avait vécu au moment

où le christianisme montait, on en aurait peut-être subi la fascination. Les commencements d'une religion (comme les commencements de n'importe quoi) sont toujours suspects. Eux seuls pourtant possèdent quelque réalité, eux seuls sont *vrais* ; vrais et abominables. On n'assiste pas impunément à l'instauration d'un dieu, quel qu'il soit et où qu'il surgisse. Cet inconvénient n'est pas récent : Prométhée le signalait déjà, lui, victime de Zeus et de la nouvelle clique de l'Olympe.

Beaucoup plus que la perspective du salut, c'était la fureur contre le monde antique qui entraînait les chrétiens dans un même élan de destruction. Comme ils venaient pour la plupart d'ailleurs, leur déchaînement contre Rome s'explique. Mais à quelle sorte de frénésie pouvait participer l'indigène, lorsqu'il se convertissait ? Moins bien pourvu que les autres, il ne disposait que d'un seul recours : se haïr soi-même. Sans cette déviation de la haine, insolite au début, contagieuse ensuite, le christianisme fût resté une simple secte, bornée à une clientèle étrangère, seule capable à vrai dire d'échanger sans peine ni tourment les anciens dieux contre un cadavre cloué. Que celui qui voudrait savoir comment il aurait réagi à la volte-face de Constantin, se mette à la place d'un tenant de la tradition, d'un païen fier de l'être : comment consentir à la croix, comment tolérer que sur les étendards romains figure le symbole d'une mort déshonorante ? On s'y résigna pourtant, et cette résignation, qui bientôt allait devenir générale, il nous est difficile d'imaginer la somme de défaites intérieures dont elle était issue. Si, dans l'ordre moral, on peut la concevoir comme le couronnement d'une crise, et lui accorder ainsi le statut ou l'excuse d'une conversion, elle apparaît comme une trahison dès qu'on ne la considère plus que sous l'angle politique. Abandonner les dieux qui ont fait Rome, c'était abandonner Rome elle-même, pour s'allier à cette « nouvelle race d'hommes nés d'hier, sans patrie ni traditions, ligüés contre toutes les institutions religieuses et civiles, poursuivis par la justice, universellement notés d'infamie, mais se faisant gloire de l'exécration commune ». La diatribe de Celse est de 178. À presque deux siècles d'intervalle, Julien devait écrire de son côté : « Si l'on a vu sous le règne de Tibère ou de Claude un seul esprit distingué se convertir aux idées chrétiennes, considérez-moi comme le plus grand des imposteurs. »

La « nouvelle race d'hommes » allait se démener longtemps avant de faire la conquête des délicats. Comment se fier à ces inconnus, venus des bas-fonds et dont tous les gestes invitaient au mépris ? Mais justement : par quel moyen accepter le dieu de ceux qu'on méprise et qui pour comble était de fabrication récente ? L'ancienneté seule garantissant la validité des dieux, on les tolérait tous, à condition qu'ils ne fussent pas de fraîche date. Ce qu'on trouvait de

particulièrement fâcheux dans l'occurrence, c'était l'absolue nouveauté du Fils : un contemporain, un parvenu... C'est lui, personnage rebutant, qu'aucun *sage* n'avait prévu ni préfiguré, qui « choqua » le plus. Son apparition fut un scandale auquel on mit quatre siècles à s'habituer. Le Père, une vieille connaissance, étant *admis*, les chrétiens, pour des raisons tactiques, se rabattirent sur lui et s'en réclamèrent : les livres qui le célébraient, et dont les Évangiles perpétuaient l'esprit, n'étaient-ils pas, selon Tertullien, antérieurs de plusieurs siècles aux temples, aux oracles, aux dieux païens ? L'apologiste, une fois en verve, va jusqu'à soutenir que Moïse précède de quelques millénaires la ruine de Troie. De telles divagations étaient destinées à combattre l'effet que pouvaient susciter des remarques comme celle de Celse : « Après tout, les Juifs, il y a de longs siècles, se sont formés en un corps de nation, ont établi des lois à leur usage, qu'ils retiennent encore aujourd'hui. La religion qu'ils observent, quoi qu'elle vaille et quoi qu'on en puisse dire, est la religion de leurs ancêtres. En y restant fidèles, ils ne font rien que ne fassent aussi les autres hommes, qui gardent chacun les coutumes de leur pays. »

Sacrifier au préjugé de l'ancienneté, c'était reconnaître implicitement comme seuls légitimes les dieux indigènes. Les chrétiens voulaient bien par calcul s'incliner devant ce préjugé comme tel, mais ils ne pouvaient sans se détruire aller plus loin et l'adopter intégralement, avec toutes ses conséquences. Pour un Origène, les dieux ethniques étaient des idoles, des survivances du polythéisme ; saint Paul déjà les avait ravalés au rang de démons. Le judaïsme les tenait tous pour mensongers, sauf un, le sien. « Leur seul tort, dit Julien des Juifs, c'est que tout en cherchant à satisfaire leur dieu, ils ne servent pas en même temps les autres. » Cependant il les loue pour leur répugnance à suivre la mode en matière de religion. « Je fuis l'innovation en toutes choses, et particulièrement en ce qui regarde les dieux », – est un aveu qui l'a discrédité et dont on se prévaut pour le taxer de « réactionnaire ». Mais quel « progrès », on se le demande, représente le christianisme par rapport au paganisme ? Il n'y a pas de « saut qualitatif » d'un dieu à un autre, ni d'une civilisation à une autre. Non plus que d'un langage à un autre langage. Qui oserait proclamer la supériorité des écrivains chrétiens sur les païens ? Même les Prophètes, pourtant d'un autre souffle et d'un autre style que les Pères de l'Église, un saint Jérôme nous confie l'aversion qu'il éprouvait à les lire, après s'être replongé dans Cicéron ou Plaute. Le « progrès » à l'époque s'incarnait dans ces Pères illisibles : s'en détourner, c'était passer à la « réaction » ? Julien avait tout à fait raison de leur préférer Homère, Thucydide ou Platon. L'édit par lequel il interdisait aux professeurs chrétiens d'expliquer les auteurs grecs a été vivement critiqué, non seulement par ses adversaires mais encore

par tous ses admirateurs, à toutes les époques. Sans vouloir le justifier, on ne peut s'empêcher de le comprendre. Il avait en face de lui des fanatiques ; pour s'en faire respecter, il fallait de temps en temps exagérer comme eux, débiter quelque insanité à leur adresse, sans quoi ils l'eussent dédaigné et pris pour un amateur. Il demanda donc à ces « enseignants » d'imiter les écrivains qu'ils expliquaient et d'en partager les opinions sur les dieux. « Mais s'ils croient que ces auteurs se sont trompés sur le point le plus important, qu'ils aillent dans les églises des Galiléens commenter Matthieu et Luc ! »

Aux yeux des anciens, plus on reconnaît de dieux, mieux on sert la Divinité, dont ils ne sont que les aspects, les faces. Vouloir en limiter le nombre était une impiété ; les supprimer tous au profit d'un seul, un crime. C'est de ce crime que se rendirent coupables les chrétiens. L'ironie à leur égard n'était plus de mise : le mal qu'ils propageaient avait gagné trop de terrain. De l'impossibilité de les traiter avec désinvolture venait toute l'aigreur de Julien.

Le polythéisme correspond mieux à la diversité de nos tendances et de nos impulsions, auxquelles il offre la possibilité de s'exercer, de se manifester, chacune d'elles étant libre de tendre, selon sa nature, vers le dieu qui lui convient sur le moment. Mais qu'entreprendre avec un seul dieu ? comment l'envisager, comment l'*utiliser* ? Lui présent, on vit toujours *sous pression*. Le monothéisme comprime notre sensibilité : il nous approfondit en nous resserrant ; système de contraintes qui nous confère une dimension intérieure au détriment de l'épanouissement de nos forces, il constitue une barrière, il arrête notre expansion, il nous détraque. Nous étions assurément plus *normaux* avec plusieurs dieux que nous ne le sommes avec un seul. Si la *santé* est un critère, quel recul que le monothéisme !

Sous le régime de plusieurs dieux, la ferveur se partage ; quand elle s'adresse à un seul elle se concentre et s'exaspère, et finit par tourner en agressivité, en *foi*. L'énergie n'est plus dispersée, elle est toute dirigée dans une même direction. Ce qui était remarquable dans le paganisme, c'est qu'on n'y faisait pas une distinction radicale entre croire et ne pas croire, avoir ou ne pas avoir la foi. La foi d'ailleurs est une invention chrétienne ; elle suppose un même déséquilibre chez l'homme et chez Dieu, emportés par un dialogue aussi dramatique que délirant. D'où le caractère forcené de la religion nouvelle. L'ancienne, autrement *humaine*, vous laissait la faculté de choisir le dieu que vous vouliez ; comme elle ne vous en imposait aucun, c'était à vous d'incliner pour tel ou tel. Plus on était capricieux, plus on avait besoin d'en changer, de passer de l'un à l'autre, étant bien assuré de trouver le moyen de les aimer tous au cours d'une existence. Ils étaient de

surcroît modestes, ils n'exigeaient que le respect : on les saluait, on ne s'agenouillait pas devant eux. Ils convenaient idéalement à celui dont les contradictions n'étaient pas résolues ni ne pouvaient l'être, à l'esprit tiraillé et inapaisé : quelle chance n'avait-il pas, dans son désarroi itinérant, de pouvoir les *essayer* tous et d'être à peu près sûr de tomber sur celui-là précisément dont il avait le plus besoin dans l'immédiat ! Après le triomphe du christianisme, la liberté d'évoluer parmi eux et d'en choisir un à sa guise, devint inconcevable. Leur cohabitation, leur admirable promiscuité était finie. Tel esthète, fatigué du paganisme mais non encore écœuré, aurait-il adhéré à la nouvelle religion s'il avait deviné qu'elle allait s'étendre sur tant de siècles ? aurait-il troqué la fantaisie propre au régime des idoles interchangeables contre un culte dont le dieu devait jouir d'une si terrifiante longévité ?

En apparence, l'homme s'est donné des dieux par besoin d'être protégé, garanti ; en réalité, par avidité de souffrir. Tant qu'il croyait qu'il y en avait une multitude, il s'était octroyé une liberté de jeu, des échappatoires ; en se bornant par la suite à un seul, il s'infligea un supplément d'entraves et d'affres. Il n'est guère qu'un animal s'aimant et se haïssant jusqu'au vice, qui pouvait s'offrir le luxe d'un si lourd asservissement. Quelle cruauté envers nous-même que de nous lier au grand Spectre et de river notre sort au sien ! *Le dieu unique* rend la vie irrespirable.

Le christianisme s'est servi de la rigueur juridique des Romains et de l'acrobatie philosophique des Grecs, non pour affranchir l'esprit mais pour l'enchaîner. En l'enchaînant, il l'a obligé à s'approfondir, à descendre en lui-même. Les dogmes l'emprisonnent, lui fixent des limites extérieures, qu'il ne doit outrepasser à aucun prix ; en même temps ils le laissent libre de parcourir son univers à lui, d'explorer ses propres vertiges, et, pour échapper à la tyrannie des certitudes doctrinales, de chercher l'être – ou son équivalent négatif – au point extrême de toute sensation. Aventure de l'esprit ligoté, l'extase est nécessairement plus fréquente dans une religion autoritaire que dans une religion libérale ; c'est qu'elle est alors un bond vers l'intimité, le recours aux profondeurs, la *fuite vers soi*.

N'ayant eu, pendant si longtemps, d'autre refuge que Dieu, nous avons plongé aussi loin en lui qu'en nous (ce plongeon représente le seul exploit réel que nous ayons accompli en deux mille ans), nous avons sondé ses abîmes et les nôtres, ruiné ses secrets un à un, exténué et compromis sa substance par la double agression du savoir et de la prière. Les anciens ne surmenaient pas leurs dieux : ils avaient trop d'élégance pour les harasser ou pour en faire un objet d'étude. Comme le passage funeste de la mythologie à la théologie ne s'était pas opéré

encore, ils ignoraient cette tension perpétuelle, présente aussi bien dans les accents des grands mystiques que dans les banalités du catéchisme. Quand l'ici-bas est synonyme d'impraticable, et que nous sentons qu'est physiquement coupé le contact qui nous y relie, le remède ne réside ni dans la foi ni dans la négation de la foi (expression l'une et l'autre d'une même infirmité), mais dans le dilettantisme païen, plus exactement dans l'*idée* que nous nous en faisons.

Le plus grave des inconvénients que rencontre le chrétien est de ne pouvoir servir *consciemment* qu'un seul dieu, bien qu'il ait la latitude de s'inféoder en pratique à plusieurs (le culte des saints !). Inféodation salutaire qui a permis au polythéisme de se prolonger malgré tout indirectement. Sans quoi, un christianisme trop pur n'eût pas manqué d'instaurer une schizophrénie universelle. N'en déplaise à Tertullien, *l'âme est naturellement païenne*. N'importe quel dieu, quand il répond à des exigences immédiates, pressantes de notre part, représente pour nous un surcroît de vitalité, un « coup de fouet » ; il n'en va pas de même s'il nous est imposé ou s'il ne correspond à aucune nécessité. Le tort du paganisme fut d'en avoir trop accepté et accumulé : il est mort par générosité et excès de compréhension, il est mort par manque d'instinct.

Si, pour surmonter le moi, cette lèpre, on ne mise plus que sur les apparences, il est impossible de ne pas déplorer l'effacement d'une religion sans drames, sans crises de conscience, sans incitations au remords, également superficielle dans ses principes et ses pratiques. Dans l'Antiquité, la philosophie, et non la religion, était profonde ; dans l'âge moderne, la « profondeur » et les déchirements de toutes sortes qui y sont inhérents, le christianisme seul en fut cause.

Ce sont les époques sans foi précise (l'époque hellénistique ou la nôtre) qui s'emploient à classer les dieux, tout en se refusant à les partager en vrais et en faux. L'idée qu'ils puissent se valoir est au contraire irrecevable dans les moments où domine la ferveur. La prière ne saurait s'adresser à un dieu *probablement* vrai. Elle ne s'abaisse guère aux subtilités ni ne tolère la gradation à l'intérieur du suprême : même lorsqu'elle doute, elle le fait au nom de la Vérité. *On n'implore pas une nuance*. Tout cela n'est exact que depuis la calamité monothéiste. Pour la piété païenne, il en allait autrement. Dans *Octavius* de Minucius Felix, l'auteur, avant de défendre la position chrétienne, fait dire à Cecilius, le représentant du paganisme : « Nous voyons adorer des dieux nationaux : à Éleusis, Cérès ; en Phrygie, Cybèle ; à Épidaure, Esculape ; en Chaldée, Bélus ; en Syrie, Astarté ; en Tauride, Diane ; Mercure chez les Gaulois et à Rome tous ces dieux

réunis. » Et il ajoute, au sujet du dieu chrétien, le seul à n'être pas accepté : « D'où vient-il, ce dieu unique, solitaire, délaissé, que ne connaît aucune nation libre, aucun royaume... ? »

Selon une vieille prescription romaine, nul ne devait adorer en particulier des dieux nouveaux ou étrangers, s'ils n'étaient pas admis par l'État, par le Sénat plus précisément, seul habilité à décider lesquels méritaient d'être adoptés ou rejetés. Le dieu chrétien, surgi à la périphérie de l'Empire, parvenu à Rome par des moyens inavouables, devait bien se venger plus tard d'avoir été obligé d'y entrer en fraude.

On ne détruit une civilisation que lorsqu'on détruit ses dieux. Les chrétiens, n'osant attaquer l'Empire de front, s'en prirent à sa religion. Ils ne se sont laissé persécuter que pour mieux pouvoir fulminer contre elle, pour satisfaire leur irrépressible appétit d'exécrer. Qu'ils eussent été malheureux si on n'eût pas daigné les promouvoir au rang de victimes ! Tout dans le paganisme, jusqu'à la tolérance, les exaspérait. Forts de leurs certitudes, ils ne pouvaient comprendre que l'on se résignât, à la manière des païens, aux vraisemblances, ni que l'on suivît un culte dont les prêtres, simples magistrats préposés aux simagrées du rituel, n'imposaient à personne la corvée de la *sincérité*.

Lorsqu'on se répète que la vie n'est supportable que si l'on peut changer de dieux et que le monothéisme contient en germe toutes les formes de tyrannie, on cesse de s'apitoyer sur l'esclavage antique. Il valait mieux être esclave et pouvoir adorer la déité qu'on voulait, qu'être « libre » et n'avoir devant soi qu'une seule et même variété du divin. La liberté, c'est le droit à la *différence* ; étant pluralité, elle postule l'éparpillement de l'absolu, sa résolution en une poussière de vérités, également justifiées et provisoires. Il y a dans la démocratie libérale un polythéisme sous-jacent (ou inconscient, si l'on préfère) ; inversement, tout régime autoritaire participe d'un monothéisme déguisé. Curieux effets de la logique monothéiste : un païen, dès qu'il devenait chrétien, versait dans l'intolérance. Plutôt sombrer avec une masse de dieux accommodants que de prospérer à l'ombre d'un despote ! À une époque où, faute de conflits religieux, nous assistons aux conflits idéologiques, la question qui se pose pour nous est bien celle qui hanta l'Antiquité finissante : « Comment renoncer à tant de dieux pour un seul ? » – avec ce correctif toutefois que le sacrifice qu'on nous demande se place plus bas, au niveau des opinions, et non plus des dieux. Dès qu'une divinité, ou une doctrine, prétend à la suprématie, la liberté est menacée. Si l'on voit dans la tolérance la valeur suprême, tout ce qui y attende doit être considéré comme un crime, en commençant par ces entreprises de conversion où l'Église est demeurée inégalée. Et si elle a exagéré la gravité des persécutions

dont elle fut l'objet et grossi ridiculement le nombre des martyrs, c'est que, ayant été une force oppressive pendant si longtemps, elle avait besoin de couvrir ses forfaits sous de nobles prétextes : laisser impunies des doctrines pernicieuses, n'était-ce pas de sa part une trahison à l'égard de ceux qui se sont sacrifiés pour elle ? C'est donc par esprit de fidélité qu'elle procédait à l'anéantissement des « égarés », et qu'elle put, après avoir été persécutée pendant quatre siècles, être persécutrice pendant quatorze. Tel est le secret, le *miracle* de sa pérennité. Jamais martyrs ne furent vengés avec plus de système ni d'acharnement.

L'avènement du christianisme ayant coïncidé avec celui de l'Empire, certains Pères (Eusèbe, entre autres) ont soutenu que cette coïncidence avait un sens profond : un Dieu – un empereur. En réalité, ce fut l'abolition des barrières nationales, la possibilité de circuler à travers un vaste État sans frontières, qui permit au christianisme de s'infiltrer et de sévir : Sans cette facilité à se répandre, il serait resté une simple dissidence au sein du judaïsme, au lieu de devenir une religion envahissante et, ce qui est plus fâcheux, une religion à propagande. Tout lui fut bon pour racoler, pour s'affirmer et s'étendre, jusqu'à ces obsèques diurnes, dont l'appareil était une véritable offense autant pour les païens que pour les dieux olympiens. Julien observe que, selon les législateurs de jadis, « vu que la vie et la mort diffèrent du tout au tout, les actes relatifs à l'une et à l'autre doivent être accomplis séparément ». Cette disjonction, les chrétiens, dans leur prosélytisme effréné, n'étaient pas disposés à la faire : ils connaissaient bien l'utilité du cadavre, le profit qu'on en pouvait tirer. Le paganisme n'a pas escamoté la mort, mais il s'est bien gardé d'en faire étalage. C'était un principe fondamental pour lui qu'elle ne s'accorde pas avec le plein jour, qu'elle est une insulte à la lumière ; elle relevait de la nuit et des dieux infernaux. Les Galiléens ont tout rempli de sépulcres, disait Julien, qui n'appelle jamais Jésus autrement que le « mort ». Pour les païens dignes de ce nom, la superstition nouvelle ne pouvait paraître qu'une exploitation, qu'une mise en valeur du hideux. D'autant plus devaient-ils déplorer les progrès qu'elle faisait dans tous les milieux. Ce que Celse ne put connaître, mais ce que Julien connut parfaitement, ce furent les velléitaires du christianisme, ceux qui, incapables d'y souscrire entièrement, s'évertuaient néanmoins à le suivre, craignant que, s'ils restaient à l'écart, ils ne fussent exclus de l'« avenir ». Soit opportunisme, soit peur de la solitude, ils voulaient marcher aux côtés de ces hommes « nés d'hier », mais appelés bientôt au rôle de maîtres, de tortionnaires.

Si légitime qu'ait été sa passion pour les dieux défunts, Julien

n'avait aucune chance de les ressusciter. Au lieu de s'y employer inutilement, il aurait mieux fait de s'allier par rage avec les manichéens et de saper avec eux l'Église. Ainsi, en sacrifiant son idéal, eût-il du moins satisfait sa rancœur. Quelle autre carte que celle de la vengeance lui restait-il encore ? Une magnifique carrière de démolisseur s'ouvrait devant lui, et il s'y serait peut-être engagé, s'il n'avait pas été obnubilé par la nostalgie de l'Olympe. On ne livre pas de batailles au nom d'un regret. Il mourut jeune, il est vrai : deux ans à peine de règne ; en eût-il eu dix ou vingt devant soi, quel service ne nous aurait-il pas rendu ! Sans doute n'eût-il pas étouffé le christianisme, mais il l'eût obligé à plus de modestie. Nous serions moins vulnérables, car nous n'aurions pas vécu comme si nous étions le centre de l'univers, comme si tout, *Dieu même*, tournait autour de nous. L'Incarnation est la flatterie la plus dangereuse dont nous ayons été l'objet. Elle nous aura dispensé un statut démesuré, hors de proportion avec ce que nous sommes. En haussant l'anecdote humaine à la dignité de drame cosmique, le christianisme nous a trompés sur notre insignifiance, il nous a précipités dans l'illusion, dans cet optimisme morbide qui, au mépris de l'évidence, confond cheminement et apothéose. Plus réfléchie, l'Antiquité païenne mettait l'homme à sa place. Quand Tacite se demande si les événements sont régis par des lois éternelles ou s'ils roulent au gré du hasard, il ne répond à vrai dire pas, il laisse la question indécise, et cette indécision exprime bien le sentiment général des anciens. Plus que personne, l'historien, confronté avec ce mélange de constantes et d'aberrations dont se compose le processus historique, est nécessairement amené à osciller entre le déterminisme et la contingence, les lois et le caprice, la Physique et la Fortune. Il n'est guère de malheur que nous ne puissions rapporter à notre gré soit à une distraction de la providence, soit à l'indifférence du hasard, soit enfin à l'inflexibilité du destin. Cette trinité, d'un usage si commode pour n'importe qui, pour un esprit désabusé surtout, est ce que la sagesse païenne a de plus consolant à proposer. Les modernes répugnent à y recourir, comme ils répugnent non moins à cette idée, spécifiquement antique, suivant laquelle les biens et les maux représentent une somme invariable, qui ne saurait subir aucune modification. Avec notre hantise du progrès et de la régression, nous admettons implicitement que le mal change, soit qu'il diminue ou qu'il augmente. L'identité du monde avec lui-même, l'idée qu'il est condamné à être ce qu'il est, que l'avenir n'ajoutera rien d'essentiel aux données existantes, cette belle idée n'a plus cours ; c'est que justement, *l'avenir*, objet d'espoir ou d'horreur, est notre véritable *lieu* ; nous y vivons, il est tout pour nous. L'obsession de l'avènement, qui est d'essence chrétienne, en réduisant le temps au concept de l'imminent et du possible, nous rend inaptes à concevoir

un instant immuable, reposant en lui-même, soustrait au fléau de la succession. Même dépourvue du moindre contenu, *l'attente* est un vide qui nous comble, une anxiété qui nous rassure, tant nous sommes impropres à une vision statique. « Il n'est pas besoin que Dieu corrige son ouvrage » – cette opinion de Celse, qui est celle de toute une civilisation, va à rencontre de nos inclinations, de nos instincts, de notre être même. Nous ne pouvons la ratifier que dans un moment insolite, dans un *accès* de sagesse. Elle va même à rencontre de ce que pense le croyant, car ce qu'on reproche à Dieu dans les milieux religieux plus que dans les autres, c'est sa bonne conscience, son indifférence à la qualité de son œuvre et son refus d'en atténuer les anomalies. Il nous faut du *futur* à tout prix. La croyance au Jugement dernier a créé les conditions psychologiques de la croyance au *sens* de l'histoire ; mieux : toute la philosophie de l'histoire n'est qu'un sous-produit de l'idée du Jugement dernier. Nous avons beau pencher vers telle ou telle théorie cyclique, il ne s'agit de notre part que d'une adhésion abstraite ; nous nous comportons en fait comme si l'histoire suivait un déroulement linéaire, comme si les diverses civilisations qui s'y succèdent n'étaient que des étapes que parcourt, pour se manifester et s'accomplir, quelque grand dessein, dont le nom varie suivant nos croyances ou nos idéologies.

Qu'il n'y ait plus pour nous de faux dieux, est-il meilleure preuve de la déficience de notre foi ? On ne voit guère comment pour un croyant le dieu qu'il prie et un autre dieu tout différent, peuvent être également légitimes. La foi est exclusion, défi. C'est parce qu'il ne peut plus détester les autres religions, c'est parce qu'il les *comprend*, que le christianisme est fini : la vitalité dont procède l'intolérance lui fait de plus en plus défaut. Or, l'intolérance était sa raison d'être. Pour son malheur, il a cessé d'être monstrueux. Ainsi que le polythéisme déclinant, il est atteint, il est paralysé par une trop grande largeur de vues. Son dieu n'a pas plus de prestige pour nous que n'en avait Jupiter pour les païens déconfits.

À quoi se réduit le bavardage autour de la « mort de Dieu », sinon à un constat de décès du christianisme ? On n'ose attaquer carrément la religion, on s'en prend au patron, auquel on reproche d'être inactuel, timide, modéré. Un dieu qui a dilapidé son capital de cruauté, plus personne ne le craint ni ne le respecte. Nous sommes marqués par tous ces siècles où croire en lui c'était le redouter, où nos frayeurs l'imaginaient à la fois compatissant et sans scrupules. Qui intimiderait-il maintenant, quand les croyants eux-mêmes sentent qu'il est dépassé, qu'on ne peut plus le raccorder au présent, encore moins à l'avenir ? Et de même que le paganisme dut céder devant le

christianisme, de même ce dernier devra fléchir devant quelque nouvelle croyance ; démunie d'agressivité, il ne constitue plus un obstacle à l'irruption d'autres dieux ; ils n'ont qu'à surgir, et ils surgiront peut-être. Sans doute n'auront-ils des dieux le visage ni même le masque ; mais ils n'en seront pas moins redoutables.

Pour qui liberté et vertige se valent, une foi, d'où qu'elle vienne, et fût-elle antireligieuse, est une entrave salutaire, une chaîne souhaitée, rêvée, dont ce sera la fonction de freiner la curiosité et la fièvre, de suspendre l'angoisse de l'indéfini. Quand cette foi l'emporte et s'installe, ce qui en résulte immédiatement, c'est une réduction du *nombre* de problèmes que l'on doit se poser, ainsi qu'une diminution presque tragique des options. Le fardeau du choix vous est enlevé ; on opte à votre place. Les païens raffinés, qui se laissaient tenter par la religion nouvelle, ce qu'ils en attendaient c'était justement qu'on optât pour eux, qu'on leur indiquât où aller, pour n'avoir plus à hésiter au seuil de tant de temples ni à louvoyer entre tant de dieux. C'est par une lassitude, c'est par un refus des pérégrinations de l'esprit, que se conclut cette effervescence religieuse *sans credo* qui caractérise toute époque alexandrine. On dénonce la coexistence des vérités, parce qu'on ne se satisfait plus du *peu* que chacun offre ; on aspire au tout, mais à un tout borné, circonscrit, *sûr*, tant est grande la peur de tomber de l'universel dans l'incertain, de l'incertain dans le précaire et l'amorphe. Cette dégringolade que le paganisme connut en son temps, le christianisme est en train d'en faire l'expérience. Il déchoit, il s'empresse de déchoir ; c'est ce qui le rend supportable aux incroyants, de mieux en mieux disposés à son égard. Le paganisme, même vaincu, on le détestait encore ; les chrétiens étaient des furieux qui ne pouvaient oublier, alors que de nos jours tout le monde a pardonné au christianisme. Déjà au XVIII^e siècle, on avait épuisé les arguments contre lui. À l'égal d'un poison qui a perdu ses vertus, il ne peut plus sauver ni damner personne. Mais il a renversé trop de dieux pour qu'il puisse en bonne justice échapper au sort qu'il leur aura réservé. L'heure de la revanche a sonné pour eux. Leur joie doit être grande de voir leur pire ennemi aussi bas qu'eux, puisqu'il les accepte tous sans exception. Au temps de son triomphe, il a démolé les temples et violé les consciences partout où il lui plut d'apparaître. Un dieu nouveau, eût-il été crucifié mille fois, ignore la pitié, broie tout sur sa route, s'acharne à occuper le maximum d'espace. Ainsi nous fait-il payer cher de ne l'avoir pas reconnu plus tôt. Tant qu'il était obscur, il pouvait posséder un certain attrait : nous ne décelions pas encore chez lui les stigmates de la victoire.

Jamais une religion n'est plus « noble » que lorsqu'elle en arrive à se prendre pour une superstition et qu'elle assiste, détachée, à sa

propre éclipse. Le christianisme s'est formé et s'est épanoui dans la haine de tout ce qui n'était pas lui ; cette haine l'a soutenu sa carrière durant ; sa carrière achevée, sa haine s'achève aussi. Le Christ ne redescendra pas aux Enfers ; on l'a remis au tombeau, et, cette fois-ci, il y restera, il n'en ressortira vraisemblablement jamais : il n'a plus *qui* délivrer à la surface ni dans les profondeurs de la terre. Quand on songe aux excès qui accompagnèrent son avènement, on ne peut s'empêcher d'évoquer l'exclamation de Rutilius Namatianus, le dernier poète païen : « Plût aux dieux que la Judée n'eût jamais été conquise ! »

Puisqu'il est admis que les dieux sont vrais indistinctement, pourquoi s'arrêter en chemin, pourquoi ne pas les prôner tous ? Ce serait là de la part de l'Église un accomplissement suprême : elle périrait en s'inclinant devant ses victimes. Des signes annoncent qu'elle en ressent la tentation. Ainsi, à l'instar des temples antiques, se ferait-elle un honneur de recueillir les divinités, les épaves de partout. Mais, encore une fois, il faut que le *vrai* dieu s'efface pour que tous les autres puissent resurgir.

PALÉONTOLOGIE

C'est le hasard d'une averse qui, un jour d'automne, me fit entrer au Muséum, pour quelques instants. Je devais y rester en fait une heure, deux heures, peut-être trois. Des mois me séparent de cette visite accidentelle, et cependant je ne suis pas près d'oublier ces orbites qui vous regardent, plus insistantes que des yeux, cette foire de crânes, ce ricanement automatique à tous les niveaux de la zoologie.

Nul lieu où l'on soit mieux servi en fait de passé. Le possible y semble inconcevable ou loufoque. On y a l'impression que la chair s'est éclipsée dès son avènement, qu'elle n'a même jamais existé, qu'il est exclu qu'elle ait été rivée à ces os si solennels, si imbus d'eux-mêmes. Elle apparaît comme une imposture, une supercherie, comme un déguisement qui ne recouvre rien. N'était-elle donc que cela ? Et si elle ne vaut pas davantage, comment réussit-elle à m'inspirer de la répulsion ou de la terreur ? Je me suis toujours senti une prédilection pour ceux qui ont été obsédés par sa nullité, qui en ont fait grand cas : Baudelaire, Swift, le Bouddha... Elle, si *évidente*, est pourtant une anomalie ; plus on la considère, plus on s'en détourne avec effroi, et, à force de la peser, on s'achemine vers le minéral, on se *pétrifie*. Pour en supporter la vue ou l'idée, il y faut bien plus que du courage : du cynisme. C'est se tromper sur sa nature que de l'appeler, avec un Père de l'Église, *nocturne* ; c'est lui faire aussi trop d'honneur ; elle n'est ni étrange ni ténébreuse, elle est *périssable* jusqu'à l'indécence, jusqu'à la folie, elle est non seulement siège de maladies, elle est maladie elle-même, néant incurable, fiction dégénérée en calamité. La vision que j'en ai est celle d'un fossoyeur frotté de métaphysique. Sans doute ai-je tort d'y songer sans cesse ; on ne peut vivre et s'appesantir sur elle : un colosse y périrait. Je la sens comme il n'est pas permis de la sentir ; elle en profite, elle m'oblige à lui conférer un statut disproportionné, et tant elle m'accapare et me domine que mon esprit n'est plus que viscères. À côté de la solidité, du *sérieux* du squelette, elle paraît ridiculement provisoire et frivole. Elle flatte, elle comble le drogué de précarité que je suis. C'est pourquoi je me trouve si à l'aise dans ce musée où tout invite à l'euphorie d'un univers nettoyé de la chair, à la jubilation de l'après-vie.

À l'entrée, l'homme *debout* ; tous les autres animaux, voûtés, accablés, affaissés, même la girafe, malgré son cou, même l'iguanodon, grotesque dans sa volonté de se dresser. Plus proches de

nous, cet orang-outan, ce gorille, ce chimpanzé, on voit bien que c'est en pure perte qu'ils ont peiné pour se tenir droits. Leurs efforts n'ayant pas abouti, ils restent là, misérables, arrêtés à mi-chemin, contrariés dans leur poursuite de la verticalité. Des bossus en somme. Nous serions encore comme eux, nul doute là-dessus, sans la chance que nous eûmes de faire un pas décisif en avant. Depuis, nous nous escrimons à effacer toute trace de notre basse extraction ; de là cet air provocant si particulier à l'homme. Auprès de lui, de sa posture et du genre qu'il se donne, les dinosauriens même paraissent timides. Comme ses véritables revers ne font que commencer, il aura le temps de s'assagir. Tout laisse prévoir que, revenant à sa phase initiale, il rejoindra ce chimpanzé, ce gorille, cet orang-outan, qu'il leur ressemblera de nouveau, et qu'il lui sera de plus en plus malaisé de se trémousser dans sa position verticale. Peut-être même, ployant sous la fatigue, sera-t-il plus courbé encore que ses compagnons de jadis. Arrivé au seuil de la sénilité, il se *resingera*, car on ne voit pas ce qu'il pourrait faire de mieux.

Bien plus que le squelette, c'est la chair, je veux dire la charogne, qui nous trouble et nous alarme ; – qui nous apaise aussi. Les moines bouddhistes pratiquaient volontiers les charniers : où plus sûrement coincer le désir et s'en émanciper ? L'horrible étant une voie de libération, à toutes les époques de ferveur et d'intériorité nos restes ont joui d'une grande faveur. Au Moyen Âge, on s'astreignait au salut, on croyait avec énergie : le cadavre était à la mode ; la foi y était vigoureuse, indomptable, elle aimait le livide et le fétide, elle savait le bénéfice qu'on pouvait tirer de la pourriture et de la hideur. Aujourd'hui, une religion édulcorée ne s'attache plus qu'à des fantasmes gentils, à l'Évolution et au Progrès. Ce n'est pas elle qui nous fournirait l'équivalent moderne de la Danse macabre.

« Que celui qui aspire au nirvâna fasse que rien ne lui soit cher », lit-on dans un texte bouddhique. Il suffit de considérer ces spectres, de songer au destin de la chair qui y adhérerait, pour comprendre l'urgence du détachement. Point d'ascèse sans la double rumination sur la chair et sur le squelette, sur l'effrayante caducité de l'une et l'inutile permanence de l'autre. À titre d'exercice, il est bon de temps en temps de nous séparer de notre visage, de notre peau, d'écarter ce revêtement trompeur, de déposer ensuite, ne fût-ce que pour un instant, ce fatras de graisse qui nous empêche de discerner le *fondamental* en nous. L'exercice terminé, nous sommes plus libres et plus seuls, invulnérables presque.

Pour vaincre les attachements et les inconvénients qui en découlent, il faudrait contempler d'un être la nudité ultime, percer du

regard ses entrailles et le reste, se rouler dans l'horreur de ses sécrétions, dans sa physiologie de macchabée imminent. Cette vision ne devrait pas être morbide mais méthodique, une hantise dirigée, particulièrement salubre dans les épreuves. Le squelette nous incite à la sérénité ; le cadavre, au renoncement. Dans la leçon d'inanité que l'un et l'autre nous dispensent, le bonheur se confond avec la destruction de nos liens. N'avoir escamoté aucun détail d'un tel enseignement et cependant composer encore avec des simulacres !

Il était béni ce temps où des solitaires pouvaient sonder leurs gouffres sans faire figure d'obsédés, de détraqués. Leur déséquilibre n'était pas affecté d'un coefficient négatif comme c'est le cas pour nous. Ils sacrifiaient dix, vingt ans, toute une vie, pour un pressentiment, pour un *éclair* d'absolu. Le mot « profondeur » n'a de sens qu'appliqué aux époques où le moine était considéré comme l'exemplaire humain le plus noble. Qu'il soit en voie de disparition, personne n'en disconviendra. Depuis des siècles, il ne fait que se survivre. À qui s'adresserait-il, dans un univers qui le traite de « parasite » ? Au Tibet, dernier pays où il comptait encore, il a été écarté. C'était une rare consolation pourtant de penser que des milliers et des milliers d'ermites y pouvaient méditer, *aujourd'hui*, sur les thèmes de la Prajnâpâramitâ. N'aurait-il que des côtés odieux, le monachisme vaudrait toujours mieux que n'importe quel autre idéal. Plus que jamais, on devrait construire des monastères... pour ceux qui croient à tout et pour ceux qui ne croient à rien. Où fuir ? Il n'existe plus aucun endroit où l'on puisse professionnellement exécrer ce monde.

Pour concevoir l'irréalité et s'en pénétrer, il faut l'avoir constamment présente à l'esprit. Le jour où on la sent, où on la *voit*, tout devient irréel, sauf cette irréalité, qui seule rend l'existence tolérable.

C'est un signe d'éveil que d'avoir l'obsession de l'agrégat, le sentiment de plus en plus vif d'être tout juste le lieu de rencontre de quelques éléments, soudés pour un instant. Le « moi » conçu comme une donnée substantielle et irréductible désarçonne plus qu'il ne rassure : comment accepter que *cela* cesse qui semblait si bien tenir ? comment se séparer de ce qui subsiste par soi, de ce qui *est* ? On peut quitter une illusion, si invétérée soit-elle ; que faire en revanche devant du consistant, du durable ? S'il n'y a que de l'existant, si l'être s'étale partout, par quel moyen s'en arracher sans déroute ? Postulons la duperie universelle par précaution ou par souci thérapeutique. À la crainte qu'il n'y ait rien succède celle qu'il y ait quelque chose. On s'accommode bien autrement d'un adieu au non-être qu'à l'être. Non

que ce monde n'existe pas, mais sa réalité n'en est pas une. Tout a l'air d'exister et rien n'existe.

Toute poursuite concertée, celle du nirvâna lui-même, si on n'est pas libre de s'en détourner, est une entrave comme une autre. Le savoir que l'on convertit en idole se dégrade en non-savoir, ainsi que l'enseignait déjà la sagesse védique : « Ils sont dans d'épaisses ténèbres ceux qui s'abandonnent à l'ignorance ; dans des plus épaisses encore ceux qui se complaisent dans le savoir. » Penser à son insu, ou plutôt ne pas penser du tout mais rester là et dévorer le silence, voilà à quoi devrait aboutir la clairvoyance. Aucune volupté ne saurait se comparer à celle de *savoir* qu'on ne pense pas. On objectera : savoir qu'on ne pense pas, n'est-ce pas encore penser ? Sans doute, mais la misère de la pensée est surmontée le temps que, au lieu de sauter d'idée en idée, on demeure délibérément à l'intérieur d'une seule, qui refuse toutes les autres et qui s'annule elle-même, dès lors qu'elle se donne comme contenu sa propre absence. Cette ingérence dans le mécanisme normal de l'esprit n'est féconde que si nous pouvons la renouveler à volonté : elle doit nous guérir de l'assujettissement au savoir, de la superstition de quelque système que ce soit. La délivrance qui nous séduit, qui nous obnubile, n'est pas la délivrance. Faisons que rien ne soit nôtre, en commençant par le désir, ce générateur d'effrois. Quand tout nous fait trembler, l'unique recours est de penser que si la peur est réelle, puisque sensation, la *sensation par excellence*, le monde qui la cause se réduit à un assemblage transitoire d'éléments irréels, qu'en somme la peur est d'autant plus vive que nous faisons crédit au moi et au monde, et qu'elle doit inévitablement diminuer lorsque nous décelons l'imposture de l'un et de l'autre. N'est vrai que notre triomphe sur les choses, n'est vrai que ce constat d'irréalité, que notre clairvoyance dresse chaque jour, chaque heure. Se délivrer, c'est se *réjouir* de cette irréalité et la rechercher à tout instant.

Vu de l'extérieur, chaque être est un accident, un mensonge (sauf dans l'amour, mais l'amour se place en dehors de la connaissance et de la vérité). Peut-être devrions-nous nous regarder du dehors, à peu près comme nous regardons les autres, et tenter de n'avoir plus rien de commun avec nous-même : si, envers moi, je me comportais en étranger, je me verrais mourir avec une incuriosité totale ; pas plus que ma vie, ma mort ne serait « mienne ». L'une et l'autre, tant qu'elles m'appartiennent et que je les assume, représentent des épreuves au-dessus de mes forces. Quand, au contraire, je me persuade qu'elles manquent d'existence intrinsèque et qu'elles ne devraient point me concerner, – quel soulagement ! Pourquoi alors, sachant qu'en dernière instance tout est irréel, m'emballer encore pour telle ou

telle vétille ? Je m'emballe, c'est entendu, mais je ne me passionne pas, c'est-à-dire que je n'y prends aucun intérêt *réel*. Ce désintéressement auquel je m'applique, je n'y atteins que lorsque je troque mon ancien moi contre un nouveau, le moi de la vision détrompée, et qui triomphe ici, au milieu de ces fantômes, où tout m'infirme, où celui que j'étais m'apparaît lointain, incompréhensible. Les évidences auxquelles je tournais le dos auparavant, je les distingue maintenant dans toute leur clarté. L'avantage que j'en retire est que je ne me sens plus aucune obligation à l'égard de ma chair, de toute chair. Quel cadre meilleur pour ressasser les dix-huit variétés de vide qu'exposent les textes mahâyânistes, si soucieux de cataloguer les divers types de carence ! C'est qu'on se trouve ici aussitôt dans un état aigu d'irréalité.

Il est à peine croyable à quel point la peur adhère à la chair ; elle y est collée, elle en est inséparable et presque indistincte. Ces squelettes ne la ressentent pas, heureux squelettes ! Elle est le seul lien fraternel qui nous rattache aux animaux, encore qu'ils ne la connaissent que sous sa forme naturelle, saine si on veut ; ils ignorent l'autre, celle qui surgit sans motifs, que nous pouvons réduire, suivant nos caprices, soit à un processus métaphysique, soit à une chimie démente, et qui, chaque jour, à une heure imprévisible, s'attaque à nous et nous submerge. Pour arriver à la mater, il nous faudrait le concours de tous les ci-devant dieux. Elle se signale au plus bas de notre défaillance quotidienne, au moment même où nous serions tout près de nous évanouir si un rien ne nous en empêchait ; ce rien est le secret de notre verticalité. Rester droit, debout, implique une dignité, une discipline qu'on nous a inculquée péniblement et qui nous sauve toujours au dernier instant, dans ce sursaut où nous saisissons ce qu'il peut y avoir d'anormal dans la carrière de la chair, menacée, boycottée par l'ensemble des éléments qui la définissent. La chair a *trahi* la matière ; le malaise qu'elle ressent, qu'elle subit, est son châtiment. D'une manière générale, l'animé fait figure de coupable à l'égard de l'inerte ; la vie est un état de culpabilité, état d'autant plus grave que personne n'en prend vraiment conscience. Mais une faute coextensive à l'individu, qui pèse sur lui à son insu, qui est le prix qu'il lui faut payer pour sa promotion à l'existence séparée, pour le forfait commis contre la création indivise, cette faute, pour être inconsciente, n'en est pas moins réelle, et elle perce bien dans l'accablement de la créature.

Comme je circule parmi ces carcasses, j'essaie de me représenter la charge de peur qu'elles devaient traîner, et quand je m'arrête devant les trois singes, je ne peux pas ne pas attribuer l'arrêt d'évolution

qu'ils ont subi à une charge analogue, qui, pesant sur eux, leur aura donné cet air obséquieux et effaré. Et même ces reptiles, n'est-ce pas sous un fardeau semblable qu'ils durent s'aplatir honteusement et se mettre à élaborer du venin à même la poussière pour se venger de leur ignominie ? Tout ce qui vit, l'animal ou l'insecte le plus repoussant, tressaute, ne fait que tressauter ; tout ce qui vit, du simple fait de vivre, mérite commisération. Et je pense à tous ceux que j'ai connus, à tous ceux qui ne sont plus, depuis longtemps vautrés dans leurs cercueils, à jamais exempts de chair – et de peur. Et je me sens soulagé du poids de leur mort.

L'anxiété est conscience de la peur, une peur au second degré, réfléchissant sur elle-même. Elle est faite de l'impossibilité de communier avec le tout, de nous y assimiler, de nous y perdre ; elle arrête le courant qui passe du monde à nous, de nous au monde, et ne favorise nos réflexions que pour mieux en détruire l'essor, elle dégrise sans cesse l'esprit ; or, il n'est de spéculation de quelque portée qui ne procède d'un enivrement, d'une perte de contrôle, d'une faculté de s'égarer, donc de se renouveler. Inspiration à rebours, l'anxiété nous rappelle à l'ordre au moindre envol, à la moindre divagation. Cette surveillance est funeste pour la pensée, paralysée soudain, enserrée dans un cercle maudit, condamnée à ne pouvoir sortir d'elle-même que par à-coups et à la dérobée. Aussi est-il vrai que si nos appréhensions nous font chercher la libération, ce sont pourtant elles qui nous empêchent d'y atteindre. Bien qu'il redoute l'avenir au point d'en faire l'unique objet de ses préoccupations, l'anxieux est prisonnier du passé, il est même le seul homme qui ait réellement un passé. Ses maux, dont il est l'esclave, ne le font avancer que pour mieux le tirer en arrière. Il en vient à regretter la peur brute, anonyme, dont tout part, qui est commencement, origine, principe de tout ce qui vit. Pour atroce qu'elle soit, elle est néanmoins supportable, puisque tous les vivants s'y résignent ; elle les secoue et les ravage, elle ne les anéantit pas. Il n'en va pas de même de cette peur raffinée, « récente », postérieure à l'apparition du « je », où le danger, diffus, omniprésent, ne se matérialise jamais, peur repliée sur soi et qui, faute d'autre aliment, se dévore elle-même.

Si je ne suis pas retourné au Muséum, j'y ai été en esprit presque tous les jours, non sans en éprouver quelque bienfait : quoi de plus calmant que de remâcher cette ultime simplification des êtres ? Tout à coup, l'imagination désenfiévrée, on se voit tel qu'on sera : une leçon, non, un accès de modestie. Du bon usage du squelette... Nous devrions nous en servir dans les moments difficiles, d'autant plus que nous l'avons *sous la main*.

Je n'ai pas besoin d'Holbein ni de Baldung Grien ; en fait de macabre, je m'en remets à mes moyens. Si j'en vois la nécessité ou si l'envie m'en prend, il n'est personne que je ne puisse dévêtir de son enveloppe chamelle. Pourquoi jalouser ou craindre ces os qui portent tel nom, ce crâne qui ne m'aime pas ? pourquoi aussi aimer quelqu'un ou m'aimer moi-même, souffrir dans tous les cas, quand je sais l'image qu'il me faut évoquer pour adoucir ces misères ? La conscience vive de ce qui guette la chair devrait détruire et l'amour et la haine. Elle ne parvient en réalité qu'à les atténuer, et, en de rares moments, à les dompter. Autrement ce serait par trop simple : il suffirait de se représenter la mort pour être heureux, et le macabre, comblant nos vœux les plus secrets, serait *tout profit*.

Je doute que je me fusse reporté si souvent à ces lieux si, visiblement, ils ne flattaient mon inaptitude à l'illusion. Ici, où l'homme n'est rien, on s'aperçoit à quel point les doctrines de la délivrance sont inaptées à le saisir, à en interpréter le passé et à en déchiffrer l'avenir. C'est que la délivrance n'a de contenu que pour chacun de nous, individuellement, et non pour la tourbe, incapable de comprendre le rapport qui existe entre idée de vide et sensation de liberté. On ne voit guère comment l'humanité pourrait être sauvée en bloc ; engloutie dans le faux, vouée à une vérité inférieure, elle confondra toujours semblant et substance. En admettant, contre toute évidence, qu'elle suive une marche ascendante, elle ne saurait acquérir, au terme de sa montée, le degré de clairvoyance du plus obtus sannyâsin hindou. Dans l'existence quotidienne, il est impossible de dire si ce monde est réel ou irréel ; ce que nous pouvons faire, ce que nous faisons effectivement, est de passer sans cesse d'une thèse à l'autre, trop contents d'esquiver un choix qui ne résoudrait aucune de nos difficultés dans l'immédiat.

L'éveil est indépendant des capacités intellectuelles : on peut avoir du génie et être un niais, spirituellement s'entend. D'un autre côté, on n'est guère plus avancé avec le savoir comme tel. « L'œil de la Connaissance », un illettré peut le posséder, et se trouver ainsi au-dessus de n'importe quel savant. Discerner que ce que vous êtes n'est pas vous, que ce que vous avez n'est pas vôtre, n'être plus complice de rien, même pas de sa propre vie, – c'est cela voir juste, c'est cela descendre jusqu'à la racine nulle de tout. Plus on s'ouvre à la vacuité et plus on s'en imprègne, plus on se soustrait à la fatalité d'être soi, d'être homme, d'être vivant. Si tout est vide, cette triple fatalité le sera aussi. Du coup, la magie du tragique est entamée. Le héros qui s'effondre vaudrait-il aussi peu que celui qui triomphe ? Rien de plus prestigieux qu'une belle fin, si ce monde est réel ; s'il ne l'est pas, c'est pure niaiserie que de s'extasier sur quelque dénouement que ce soit.

Daigner avoir une « destinée », être aveuglé ou seulement tenté par « l'extraordinaire », prouve qu'on demeure fermé à toute vérité supérieure, qu'on est loin de posséder « l'œil » en question. Situer quelqu'un, c'est déterminer son degré d'éveil, les progrès qu'il a accomplis dans la perception de l'illusoire et du faux chez autrui et chez soi. Aucune communion n'est concevable avec celui qui se trompe sur ce qu'il est. À mesure que s'élargit l'intervalle qui nous sépare de nos actes, nous voyons diminuer les sujets de dialogue et le nombre de nos semblables. Cette solitude ne rend pas amer, car elle ne dérive pas de nos talents mais de nos renoncements. Encore faut-il ajouter qu'elle n'exclut nullement le danger d'orgueil spirituel, qui existe bel et bien aussi longtemps que l'on se penche sur les sacrifices que l'on a consentis et les illusions que l'on a rejetées. Comment se vaincre soi-même à son insu, quand le détachement exige une insistante prise de conscience ? Ainsi, ce qui le rend possible le menace en même temps. Dans l'ordre des valeurs intérieures, toute supériorité qui ne devient pas impersonnelle tourne à la perte. Que ne peut-on s'arracher au monde sans s'en aviser ! On devrait pouvoir oublier que le détachement est un *mérite* ; sinon, au lieu de délivrer, il empoisonne. Attribuer à Dieu nos réussites de toute espèce, croire que rien n'émane de nous, que tout est *donné*, c'est là, suivant Ignace de Loyola, le seul moyen efficace de lutter contre la superbe. La recommandation vaut pour les états fulgurants où l'intervention de la grâce semble de rigueur, mais non pour le détachement, travail de sape, long et pénible, dont le *moi* est la victime : comment n'en pas tirer vanité ? Notre niveau spirituel a beau s'élever, nous ne changeons pas pour autant qualitativement ; nous demeurons prisonniers de nos limites : l'impossibilité d'extirper l'orgueil spirituel en est une conséquence, la plus fâcheuse. « Nulle créature, observe saint Thomas, ne peut atteindre un plus haut degré de nature sans cesser d'exister. » Cependant si l'homme intrigue, c'est pour avoir voulu précisément surmonter sa nature. Il n'y est pas parvenu, et ses efforts démesurés ne devaient pas manquer de l'altérer, de le *dénaturer*. C'est pourquoi on ne s'interroge pas à son sujet sans tourment, sans *passion*. Sans doute est-il aussi plus décent de s'apitoyer sur lui que sur soi (c'est ce qu'a si bien compris Pascal). À la longue, cette passion devient si harassante que l'on ne songe plus qu'aux moyens d'y échapper. Ni la fatalité d'être soi, ni celle d'être vivant ne saurait se comparer à celle d'être homme ; dès qu'elle me talonne, pour m'y soustraire, je refais mentalement ma promenade à travers ces ossements qui, ces derniers temps, m'ont été si souvent secourables ; je les aperçois, je m'y accroche : en me confirmant dans ma croyance à la vacuité, ils m'aident à entrevoir le jour où je n'aurai plus à supporter l'obsession de l'humain, de toutes les chaînes la plus

terrible. Il faut à tout prix s'en affranchir, si on veut être libre ; mais pour être libre vraiment, un pas de plus s'impose : s'affranchir de la liberté elle-même, la rabaisser au niveau d'un préjugé ou d'un prétexte pour n'avoir plus à l'idolâtrer... Alors seulement on commencera à apprendre comment agir *sans désirer*. La méditation de l'horrible y prépare : tourner autour de la chair et de ses décrépitudes, c'est s'initier à l'art de dissocier désir et acte, – opération néfaste aux esprits remuants, indispensable aux contemplatifs. Tant qu'on désire, on vit dans la sujétion, on est livré au monde ; dès qu'on cesse de désirer, on cumule les privilèges d'un objet et d'un dieu : on ne dépend plus de personne. Que le désir soit indéracinable, il n'est que trop vrai ; cependant quelle paix rien que d'*imaginer* en être exempt ! Paix si insolite qu'un plaisir pervers s'y glisse : une sensation aussi suspecte ne reviendrait-elle pas à une vengeance de la nature contre celui qui s'est rendu coupable d'aspirer à un état si peu naturel ? En dehors du nirvâna *dans la vie* – exploit rare, extrémité pratiquement inaccessible – la suppression du désir est une chimère ; on ne le supprime pas, on le suspend, et cette suspension, fort étrangement, s'accompagne d'un sentiment de puissance, d'une certitude nouvelle, inconnue. La vogue du monachisme, en d'autres siècles, ne s'expliquerait-elle pas par cette dilatation consécutive au reflux des appétits ? Il faut de la force pour lutter contre le désir ; cette force augmente quand le désir se retire ; lui arrêté, la peur s'arrête également. Pour que, de son côté, l'anxiété se prête à une trêve semblable, on doit aller plus loin, aborder un espace autrement raréfié, approcher d'une allégresse abstraite, d'une exaltation pareillement accordée à l'être et à l'absence d'être.

Il est dit dans la Katha-Upanishad, à propos d'*âtman*, qu'il est « joyeux et sans joie ». C'est là un état auquel on accède aussi bien par l'affirmation que par la négation d'un principe suprême, tant par le détour du Vedânta que par celui du Mahâyâna. Pour différentes qu'elles soient, les deux voies se rejoignent dans l'expérience finale, dans le glissement hors des apparences. L'essentiel est moins de savoir au nom de quoi on veut se libérer que jusqu'où on peut avancer sur le chemin de la délivrance. Que l'on se dissolve dans l'absolu ou dans le vide, dans les deux cas c'est à une joie neutre que l'on atteindra : joie sans détermination aucune, aussi dénudée que l'anxiété, dont elle se veut le remède, et dont elle n'est que l'aboutissement, la conclusion positive. Entre elles, la symétrie est patente ; on les dirait « construites », l'une et l'autre, sur le même patron ; elles se passent de tout stimulant extérieur, elles se suffisent à elles-mêmes, elles correspondent et communiquent en profondeur. Car de même que la joie concrète n'est qu'une peur vaincue, la joie neutre n'est qu'une anxiété transfigurée. Et c'est de leurs affinités, de leur perméabilité

que dérivent la possibilité de s'élever de l'une à l'autre, et le danger de revenir en arrière, de retomber dans un état antérieur, qu'on croyait dépassé. C'est dire à quel point tout progrès spirituel est menacé à la base. Pour le délivré inaccompli, pour le velléitaire du nirvâna, rien de plus aisé et de plus fréquent, que de reculer vers ses anciennes terreurs. Mais quand de loin en loin il lui arrive de tenir bon, il fait sienne l'exhortation du *Dhammapada* : « Brille pour toi-même, comme ta propre lumière » et, le temps qu'il l'adopte et la suit, il comprend du dedans ceux qui s'y conforment toujours.

RENCONTRES AVEC LE SUICIDE

On ne se tue que si, par quelques côtés, on a toujours été en dehors de tout. Il s'agit d'une inappropriation originelle dont on peut n'être pas conscient. Qui est *appelé* à se tuer n'appartient que par accident à ce monde-ci ; il ne relève au fond d'aucun monde.

On n'est pas prédisposé, on est prédestiné au suicide, on y est voué avant toute déception, avant toute expérience : le bonheur y pousse autant que le malheur, il y pousse même davantage, car amorphe, improbable, il exige un effort d'adaptation exténuant, alors que le malheur offre la sécurité et la rigueur d'un rite.

Il est des nuits où l'avenir s'abolit, où de tous ses instants seul subsiste celui que nous choisirons pour n'être plus.

« J'en ai assez d'être moi », se répète-t-on quand on aspire à se fuir ; et lorsqu'on se fuit irrévocablement, l'ironie veut que l'on commette un acte où l'on se retrouve, où l'on devient soudain totalement soi. La fatalité à laquelle on a voulu échapper, on y retombe l'instant qu'on se tue, le suicide n'étant que le triomphe, que la fête de cette fatalité.

Plus je vais, plus je vois s'amenuiser mes chances de me traîner d'un jour à l'autre. À vrai dire, il en a toujours été ainsi : je n'ai pas vécu dans le possible mais dans l'inconcevable. Ma mémoire entasse des horizons effondrés.

Il existe en nous une tentation, plutôt qu'une volonté, de mourir. Car s'il nous était donné de *vouloir* la mort, qui n'en profiterait dès la première contrariété ? Un autre empêchement joue encore : l'idée de se tuer paraît incroyablement neuve à celui qui en est possédé ; il s'imagine donc exécuter un acte *sans précédent* ; cette illusion l'occupe et le flatte, et lui fait perdre un temps précieux.

Le suicide est un accomplissement brusque, une délivrance fulgurante : c'est le nirvâna par la violence.

Le fait si simple de regarder un couteau et de comprendre qu'il ne dépend que de vous d'en faire un certain usage, vous donne une sensation de souveraineté qui tourne à la mégalomanie.

Quand nous saisit l'idée d'en finir, un espace s'étend devant nous, une vaste possibilité en dehors du temps et de l'éternité elle-même, une ouverture vertigineuse, un espoir de mourir *par-delà* la mort.

Se tuer, c'est, de fait, rivaliser avec la mort, c'est démontrer qu'on peut faire mieux qu'elle, c'est lui jouer un tour et, succès non négligeable, se racheter à ses propres yeux. On se rassure, on se persuade ainsi qu'on n'est pas le dernier, que l'on mérite quelque respect. On se dit : Jusqu'à présent, incapable de prendre une initiative, je n'avais nulle estime pour moi ; maintenant tout change : en me détruisant, je détruis du même coup toutes les raisons que j'avais de me mépriser, je regagne confiance, je suis quelqu'un pour toujours...

Puisque ma mission est de souffrir, je ne comprends pas pourquoi j'essaie d'imaginer mon sort autrement, encore moins pourquoi je me mets en colère contre des *sensations*. Car toute souffrance n'est que cela, à ses débuts et à sa fin en tout cas. Au milieu, c'est entendu, elle est un peu plus : un univers.

Cette fureur en pleine nuit, ce besoin d'une ultime explication avec soi, avec les éléments. D'un coup, le sang s'anime, on tremble, on se lève, on sort, on se répète qu'il n'y a plus aucune raison de tergiverser, de différer : cette fois-ci, ce sera tout de bon. À peine est-on dehors, un imperceptible apaisement. On avance pénétré du geste qu'on va accomplir, de la mission qu'on s'est arrogée. Un rien d'exultation se substitue à la fureur lorsqu'on se dit qu'on est enfin parvenu au terme, que l'avenir se réduit à quelques minutes, à une heure tout au plus et qu'on a décrété, de sa propre autorité, la suspension de l'ensemble des instants.

Vient ensuite l'impression rassurante que vous inspire l'absence du prochain. Tous dorment. Comment abandonner un monde où l'on peut encore être seul ? Cette nuit, qui devait être la dernière, on n'arrive pas à s'en séparer, on ne conçoit pas qu'elle puisse s'évanouir. Et on voudrait la défendre contre le jour qui la sape et bientôt la submerge.

Si on pouvait changer de nature, devenir n'importe qui, on ferait d'emblée partie des élus. Comme la métamorphose est irréalisable, on s'agrippe à la Prédestination, vocable magique s'il en fut. Rien que de

le prononcer, on a la sensation d'avoir dépassé le stade des interrogations et des perplexités, et trouvé enfin la clef de toute impasse.

Quand on ressent l'envie d'en finir, qu'elle soit faible ou forte, on est porté à y réfléchir, à l'expliquer, à se l'expliquer. On y est porté du reste bien plus quand elle est faible, car, trop intense, elle envahit l'esprit et ne lui laisse ni espace ni loisir pour la considérer ou l'esquiver.

Attendre la mort, c'est la subir, c'est la ravalé au rang d'un processus, c'est se résigner à un dénouement dont on ignore la date, le mode et le décor. On est loin de l'acte absolu. Rien de commun entre l'obsession du suicide et le sentiment de la mort, – j'entends ce sentiment profond, constant, d'une fin en soi, d'une fatalité de périr comme telle, inséparable d'un arrière-plan cosmique et indépendante de ce drame du moi, au centre de toute forme d'autodestruction. La mort n'est pas nécessairement ressentie comme délivrance ; le suicide délivre toujours : il est summum, il est paroxysme de salut. On devrait par décence choisir soi-même le moment de disparaître. Il est avilissant de s'éteindre comme on s'éteint, il est intolérable d'être exposé à une fin sur laquelle on ne peut rien, qui vous guette, vous abat, vous précipite dans l'innommable. Peut-être le moment viendrait-il où la mort naturelle sera tout à fait déconsidérée, où l'on enrichira les catéchismes d'une formule nouvelle : « Dispensez-nous, Seigneur, la faveur et la force d'en finir, la grâce de nous effacer à temps. »

La conspiration millénaire contre le suicide est cause de l'encombrement et de la sclérose des sociétés. Il nous appartient d'apprendre à nous détruire *au bon moment*, à courir allègrement vers notre spectre. Tant que nous ne nous y résoudrons pas, nous mériterons nos humiliations. Quand on a épuisé sa raison d'être, il est odieux de s'obstiner. Mais c'est bien l'indignité de la mort naturelle que l'on aperçoit, de quelque côté que l'on regarde.

« En retrouvant, après plusieurs années, une personne que l'on a connue enfant, le premier regard fait presque toujours supposer que quelque grand malheur a dû la frapper » (Leopardi). Durer, c'est s'amoindrir : l'existence est perte d'être. Puisque nul ne disparaît quand il le faudrait, on devrait rappeler à l'ordre quiconque se survit, l'encourager et, au besoin, l'aider à écourter ses jours. À partir d'un moment donné, persévérer, c'est consentir à déchoir. Mais comment être certain de son déclin ? Ne peut-on pas se méprendre sur les symptômes ? La conscience de déchoir n'implique-t-elle pas une supériorité sur sa déchéance ? et, dans ce cas, est-on encore déchu ?

Comment, encore une fois, savoir qu'on a commencé à dégringoler, comment déterminer ce moment ? – L'erreur est sans doute possible mais elle n'importe guère puisque, de toutes manières, on ne meurt jamais à temps. On va à la dérive, et c'est seulement lorsqu'on coule que l'on s'avoue épave. Et il est trop tard alors pour sombrer de son propre gré.

Cela fait du bien de penser qu'on va se tuer. Point de sujet plus reposant : dès qu'on l'aborde, on respire. Méditer sur lui rend presque aussi libre que l'acte même.

Plus je suis en marge des instants, plus la perspective de m'en abstraire à jamais me réincorpore à l'existence, me met de plain-pied avec les vivants, me confère une espèce d'honorabilité. Cette perspective, dont je ne puis me passer, m'a tiré de tous mes abattements, elle m'a permis surtout de traverser ces époques où je n'avais nul grief contre personne, où j'étais comblé. Sans son secours, sans l'espoir qu'elle dispense, le paradis me paraîtrait le pire des supplices. Combien de fois ne me suis-je pas dit que, sans l'idée du suicide, on se tuerait sur-le-champ ! L'esprit dont elle s'empare, la choie, l'idolâtre, en attend des miracles. Tel un homme en train de se noyer qui se cramponnerait à l'idée du naufrage.

Il y a autant de raisons de se supprimer que de raisons de continuer, avec cette différence toutefois que ces dernières ont plus d'ancienneté et de solidité ; elles pèsent plus lourd que les autres parce qu'elles se confondent avec nos origines, alors que les premières, fruits de l'expérience, étant nécessairement plus récentes, sont à la fois plus pressantes et plus incertaines.

Le même qui dit : « Je n'ai pas le courage de me tuer », taxera, l'instant d'après, de lâcheté un exploit devant lequel les plus vaillants reculent. On se tue, ne cesse-t-on de répéter, par faiblesse, pour n'avoir pas à affronter la douleur ou la honte. Seulement on ne voit pas que ce sont les faibles précisément qui, loin d'essayer d'y échapper, s'en accommodent au contraire et qu'il faut de la vigueur pour s'en arracher d'une manière décisive. À la vérité, il est plus aisé de se tuer que de vaincre un préjugé aussi ancien que l'homme, ou tout au moins que les religions, si tristement imperméables au geste suprême. Tant que l'Église sévissait, l'aliéné seul jouissait d'un régime de faveur, lui seul avait le droit d'attenter à ses jours : son cadavre n'était pas profané ni pendu. Entre le stoïcisme antique et la « libre pensée » moderne, entre, mettons, Sénèque et Hume, le suicide subit, l'intermède cathare mis à part, une longue éclipse, – âge sombre en

effet pour tous ceux qui, voulant mourir, n'osaient enfreindre l'interdiction de se donner la mort.

Les infirmités qu'on a observées et analysées, perdent de leur gravité et de leur force ; une fois scrutées, on les supporte mieux. La tristesse exceptée. La part de jeu qui entre dans la mélancolie, elle en est exempte ; intransigeante, intraitable, elle ignore la fantaisie et le caprice. Avec elle, point d'échappatoire ni de coquetterie. Et on a beau en parler et la commenter, elle ne diminue ni n'augmente. Elle *est*.

Celui qui n'a jamais envisagé de se tuer s'y décidera bien plus promptement que celui qui ne cesse d'y penser. Tout acte crucial étant plus facile à accomplir par irréflexion que par examen, l'esprit vierge de suicide, une fois qu'il s'y sent poussé, n'aura aucune défense contre cette impulsion subite ; il sera aveuglé et secoué par la révélation d'une issue définitive, qu'il n'avait pas considérée auparavant ; – alors que l'autre pourra toujours retarder un geste qu'il a indéfiniment pesé et repesé, qu'il connaît à fond et auquel il se résoudra sans passion, s'il s'y résout jamais.

Les horreurs dont l'univers regorge font partie intégrante de sa substance ; sans elles, il cesserait *physiquement* d'exister. En tirer les dernières conséquences, ce n'est pas là commettre un « beau » suicide. Seul mérite l'épithète celui qui surgit de rien, sans motif apparent, « sans raison » : le suicide pur. C'est lui – défi à toutes les majuscules – qui humilie, qui écrase Dieu, la Providence et jusqu'au Destin.

On ne se tue pas, comme on le pense communément, dans un accès de démence mais bien dans un accès d'*insupportable* lucidité, dans un paroxysme qui peut, si on y tient, être assimilé à la folie, car une clairvoyance excessive, poussée jusqu'à la limite et dont on voudrait se débarrasser à tout prix, dépasse le cadre de la raison. Le moment culminant de la décision ne témoigne malgré tout d'aucun obscurcissement : les idiots ne se tuent pratiquement jamais ; mais on peut se tuer par peur, par pressentiment de l'idiotie. L'acte même se confond alors avec le dernier sursaut de l'esprit qui se *ressaisit*, qui rassemble tous ses pouvoirs, toutes ses facultés, avant de s'annuler. Au seuil de l'ultime défaite, il se prouve à lui-même qu'il n'est pas complètement perdu. Et il se perd, en pleine possession instantanée de tous ses moyens.

Nous avons désappris l'art de nous tuer à *froid*. Les Anciens furent

les derniers qui y excellaient. Nous ne concevons plus que le suicide passionné, fiévreux, le suicide comme état inspiré ; pour ce qui est du détachement, c'est en convulsionnaires que nous en rêvons. Ces sages d'avant la Croix, ils savaient rompre avec ce monde ou s'y résigner, sans drame ni lyrisme. Leur manière s'est perdue, ainsi que l'assise de leur imperturbabilité : une Providence usurpatrice vint déloger le *Fatum* de partout. Et nous courons le retrouver, pour y chercher un soutien, quand aucun autre ne saurait nous aider ni séduire.

Il n'est rien de plus profond ni de plus incompréhensible que le Désir. C'est pour cela que l'on ne se sent vivre que lorsqu'on désespère de le détruire.

Que l'on se supprime ou non, tout demeure inchangé. Mais la décision de se supprimer paraît à chacun la plus importante qui ait jamais été prise. Cela ne devrait pas être ainsi. Et pourtant cela est, et rien ne pourra prévaloir contre cette aberration ou ce mystère.

N'ayant jamais coïncidé qu'avec l'intervalle qui me sépare des êtres et des choses, qu'avec le vide qui s'ouvre au milieu de chacune de mes sensations, comment ne m'étonnerais-je pas de me voir souscrire à quoi que ce soit, endosser mes propos, me rallier à mes flottements, voire à mes convictions ? Tant de naïveté m'afflige, et me rassure.

Il faut être avide d'absolu pour envisager le suicide. Mais on peut l'envisager aussi en doutant de tout. Cela se comprend : plus on cherche l'absolu, plus, par dépit de ne pouvoir y atteindre, on s'enfonce dans le doute, lequel serait l'envers d'une quête, la conclusion négative d'une grande entreprise, d'une grande passion. L'absolu est poursuite ; le doute, recul. Ce recul, poursuite à rebours, heurte, lorsqu'il ne sait pas s'arrêter, des extrémités inaccessibles à une démarche rationnelle. Il n'était au début que procédé ; le voilà vertige, comme tout ce qui chemine au-delà de soi. Avancer ou rétrograder vers des limites, sonder le fond de n'importe quoi, c'est rencontrer nécessairement la tentation de l'autodestruction.

Dans cette petite île de la Méditerranée, bien avant le jour, je faisais sur le chemin qui me conduisait vers la falaise la plus abrupte, des réflexions de concierge en vacances : j'aurais cette villa, je la peindrais en ocre, j'y ferais mettre une autre palissade, etc. Malgré *mon* idée, je m'agrippais à la moindre vétille : je contemplais les agaves, je lambinais, j'escamotais par des digressions l'urgence de mon

propos. Un chien se mit à aboyer, puis me fit fête et me suivit. On ne peut imaginer, si on ne l'a ressenti, le réconfort que vous apporte une bête qui vient vous tenir compagnie alors que les dieux vous ont tourné le dos.

Devant un paysage anéanti par la lumière, demeurer serein suppose une trempe que je ne possède pas. Le soleil est mon fournisseur en idées noires, et l'été la saison où j'ai toujours reconsidéré mes rapports avec ce monde et avec moi-même, au plus grand dam de l'un et de l'autre.

Quand on a compris que rien n'est, que les choses ne méritent même pas le statut d'apparences, on n'a plus besoin d'être sauvé, on est sauvé, *et malheureux à jamais*.

J'essaie – sans succès – de ne plus tirer vanité de rien. Quand j'y arrive pourtant, je sens que je n'appartiens plus au gang des mortels. Je suis alors au-dessus de tout, des dieux eux-mêmes. C'est peut-être cela la mort : une sensation de grande, d'extrême supériorité.

Jean-Paul appelle *le soir le plus important de sa vie* celui où il découvrit qu'il n'y avait pas de différence entre mourir le lendemain ou dans trente ans. Révélation capitale autant qu'inutile ; si on arrive de temps en temps à en saisir le bien-fondé, on répugne en revanche à en tirer les conséquences, dans l'immédiat la différence en question apparaissant à chacun comme irréductible, voire absolue : *exister*, c'est prouver qu'on n'a pas compris à quel point il est tout un de mourir maintenant ou n'importe quand.

J'ai beau savoir que je ne suis rien, il me reste encore à m'en persuader vraiment. Quelque chose, au-dedans, refuse cette vérité dont je suis si assuré. Ce refus indique que je m'échappe en partie ; et ce qui en moi se dérobe à ma juridiction et à mon contrôle fait que je ne suis jamais certain de pouvoir disposer pleinement de moi-même. C'est ainsi qu'à rabâcher le pour et le contre du seul geste qui importe, on en vient à avoir mauvaise conscience d'être encore en vie.

L'obsession du suicide est le propre de celui qui ne peut ni vivre ni mourir, et dont l'attention ne s'écarte jamais de cette double impossibilité.

Tant que j'agis, je crois que ce que j'exécute comporte un « sens », autrement je ne pourrais pas l'exécuter. Dès que je cesse d'agir, et que

d'agent je me transforme en juge, je ne retrouve plus le sens en question. À côté du moi qui suis mes entraînements, il y en a un autre (le moi du moi) qui leur est supérieur : pour lui, ce que je fais, et même ce que je suis, n'implique ni signification ni réalité : c'est comme s'il s'agissait d'événements lointains, à jamais révolus, dont nous démêlons les raisons apparentes sans en percevoir la nécessité intrinsèque. Ils auraient pu tout simplement ne pas être, tant ils nous sont extérieurs. Cette même perspective, appliquée à l'ensemble d'une existence, mène en droiture à la rumination sur l'extravagance d'être né.

De la même façon, si on se demandait à propos de n'importe quel geste ce qu'il en résultera dans un an, dans dix, dans cent ou dans mille, il serait impossible de l'achever et même de l'esquisser. Tout acte suppose une vision bornée, sauf celui de se tuer, car il procède, lui, d'une vision vaste, si vaste, qu'elle rend vains et irréalisables tous les autres actes. À côté d'elle, tout est futilité et dérision. Elle seule propose une issue, je veux dire un gouffre – un gouffre *libérateur*.

Escompter quoi que ce soit, ici ou ailleurs, c'est fournir la preuve qu'on traîne encore des chaînes. Le réprouvé aspire au paradis ; cette aspiration le rabaisse, le compromet. Être libre, c'est se débarrasser à jamais de l'idée de récompense, c'est n'attendre rien des hommes ni des dieux, c'est renoncer non seulement à ce monde et à tous les mondes mais au salut lui-même, c'est en briser jusqu'à l'idée, cette chaîne entre les chaînes.

L'instinct de conservation – pur entêtement et rien d'autre –, il importe de le combattre, d'en dénoncer les ravages. On y arrivera d'autant mieux qu'on réhabilitera le suicide, qu'on en soulignera l'excellence, qu'on le rendra joyeux et accessible à tous. Acte nullement négatif, c'est lui au contraire qui rachète, qui transfigure tous les actes commis avant lui.

Par le plus inexplicable des malentendus l'existence a été déclarée sacrée ; non seulement elle ne l'est pas mais elle ne vaut que dans la mesure où l'on travaille à s'en défaire. Elle est au mieux accident – un accident que petit à petit chacun convertit en fatalité. Quand on sait à quoi s'en tenir à son égard, on rougit de s'y attacher, et on s'y attache néanmoins par un long et insensible processus qui engage même les plus avertis à la prendre au sérieux. On devrait, par un processus inverse, la ramener à son état d'origine, à son insignifiance primitive. Un effort voisin du prodige y serait nécessaire : celui qui le fournirait cesserait d'être esclave ; maître de ses jours, il en arrêterait la succession quand bon lui semblerait ; son existence serait à sa

discrétion ; c'est qu'elle aurait rejoint son point de départ, son statut véritable : celui d'accident justement.

Vivre tout à fait sans but ! J'ai entrevu cet état, et y ai souvent atteint, sans parvenir à y demeurer : je suis trop faible pour un tel bonheur.

Si ce monde émanait d'un dieu honorable, se tuer serait une audace, une provocation sans nom. Mais comme il y a tout lieu de penser qu'il s'agit de l'œuvre d'un sous-dieu, on ne voit pas pourquoi on se gênerait. *Qui ménager ?* Grand profiteur de l'effacement de la foi, le suicide sera de plus en plus aisé et, par là même, moins mystérieux puisqu'il aura usé son prestige d'anathème. Piquant et méritoire jadis, il entre maintenant dans les mœurs, il gagne du terrain, et, s'il cesse d'être insolite, son avenir en revanche semble assuré. À l'intérieur de l'univers religieux, il apparaissait comme une insanité et une trahison, comme le forfait par excellence. Comment croire et s'anéantir ? Rabattons-nous sur l'hypothèse du sous-dieu, qui a l'avantage de permettre les gestes extrêmes, la victoire radicale sur un monde taré.

On peut se figurer ce créateur, conscient enfin de son égarement, s'en déclarer coupable : il se désiste, se retire, et, par un ultime souci d'élégance, se fait justice. Il disparaît ainsi avec son œuvre, sans que l'homme y soit pour rien. Telle serait la version améliorée du Jugement dernier.

Les suicidés préfigurent les destinées lointaines de l'humanité. Ce sont des annonciateurs, et, comme tels, on doit les respecter ; leur heure viendra ; on les célébrera, on leur rendra un hommage public et on dira qu'eux seuls, *dans le passé*, avaient tout entrevu, tout deviné. On dira encore qu'ils avaient pris les devants, qu'ils s'étaient sacrifiés pour indiquer la voie, qu'ils furent à leur façon des martyrs : ne s'étaient-ils pas tués en des temps où nul n'y était tenu, et quand la mort naturelle battait son plein ? Ils surent avant les autres que *l'impossibilité* pure et simple sera un jour le lot de tous, au lieu d'être une malédiction, un privilège.

Des précurseurs, ainsi on les appellera ; et ils le furent à l'égal de ceux qui, sensibles à la souveraineté du mal, ont incriminé la Création : les manichéens au début de l'ère chrétienne, et singulièrement leurs disciples tardifs, les cathares. L'admirable est que cette incrimination était chez ces derniers plus fréquente parmi les gens du peuple que parmi les lettrés. Pour s'en convaincre, il n'est que

de consulter le *Manuel de l'Inquisiteur* de Bernard Gui ou n'importe quel rapport de l'époque sur les idées et les agissements des « hérétiques ». On y verra – détail réconfortant – telle femme de mégissier ou de marchand de bois aux prises avec Lucifer ou dénonçant nos premiers ancêtres coupables de « l'acte le plus satanique qui soit ». Ces sectaires, ces visionnaires plutôt, si curieusement détrompés au milieu de leur ferveur, investis du don de déceler les pièges diaboliques derrière tous nos actes importants, savaient au besoin se laisser mourir de faim, et cet exploit, nullement inhabituel parmi eux, marquait le sommet de leur doctrine. Se mettre en *endura*, jeûner jusqu'à l'épuisement complet, était une pratique, consécutive à l'initiation, et qui avait pour mission de préserver le « consolé », par une mort rapide, du danger d'apostasie ou de toutes sortes de tentations.

Le dégoût du côté *utile* de la sexualité, l'horreur de procréer, fait partie de la remise en cause de la Création : à quoi bon multiplier des monstres ? S'il eût triomphé et qu'il fût demeuré fidèle à lui-même, le catharisme eût abouti à un suicide collectif. Une telle réussite n'était guère possible : si avancés qu'ils fussent, les esprits n'étaient pas suffisamment mûrs. Aujourd'hui même, ils sont encore loin de l'être, et il faudra attendre encore longtemps avant que l'humanité ne se mette en *endura*. En admettant qu'elle s'y mette jamais.

Au concile de 1211 contre les Bogomiles, on anathématisa ceux d'entre eux qui soutenaient que « la femme conçoit dans son ventre par la coopération de Satan, que Satan y séjourne dès lors sans s'en retirer jusqu'à la naissance de l'enfant ».

Je n'ose supposer que le Démon puisse s'intéresser à nous au point de nous tenir compagnie durant des mois ; mais je ne saurais douter que nous n'ayons été conçus sous son regard et qu'il n'ait effectivement assisté nos chers géniteurs.

Cette sensation d'être bloqué pour l'éternité, d'avoir fait son temps avant de naître, d'être trop déchu pour avoir sur qui s'apitoyer, cette certitude qu'en se tuant on ne tue personne ; – c'est la tentation du *mauvais* suicide, de celui qui surgit non pas de la tristesse selon Dieu mais selon le diable, pour conserver la distinction de l'Apôtre. C'est aussi l'inconsolation à son degré le plus haut et qui paraît tellement sans remède, qu'elle resterait intacte, inentamée, dût-on mettre au point un autre univers.

Quelle est cette prière « brève et véhémence » que la Philocalie recommande contre les défaillances et les terreurs ?

Pourquoi je ne me tue pas ? – Si je savais *exactement* ce qui m'en empêche, je n'aurais plus de questions à me poser puisque j'aurais répondu à toutes.

Pour ne plus se tourmenter, il faut se laisser aller à un profond désintéressement, cesser d'être intrigué par l'ici-bas ou par l'au-delà, tomber dans le je-m'en-foutisme des morts. Comment regarder un vivant sans l'imaginer cadavre, comment contempler un cadavre sans se mettre à sa place ? *Être* dépasse l'entendement, *être* fait peur.

Quelqu'un de tout à fait *bon* ne se résoudra jamais à s'ôter la vie. Cette prouesse exige un fond – ou des restes – de cruauté. Celui qui se tue aurait pu, dans certaines conditions, tuer : suicide et meurtre sont de la même famille. Mais le suicide est plus raffiné, pour la raison que la cruauté envers soi est plus rare, plus complexe, sans compter qu'il s'y ajoute l'ivresse de se sentir broyé par sa propre conscience.

L'homme aux instincts compromis par la bonté n'intervient pas dans sa destinée ni ne souhaite s'en créer une autre ; il subit la sienne, s'y résigne et continue, loin de l'exaspération, de l'arrogance, de la malignité qui, ensemble, invitent à l'autodestruction et la facilitent. L'idée de hâter sa fin ne l'effleure d'aucune façon, tant il est modeste. Il faut en effet une modestie malade pour accepter de mourir autrement que de sa propre main.

Comment concevoir qu'une prière soit autre chose qu'un monologue, qu'une extase ait une valeur au-delà d'elle-même, que notre salut ou notre perte importe à un dieu ?

Et cependant c'est ce qu'il faudrait pouvoir admettre, ne fût-ce qu'une seconde par jour.

L'avenir, ce précipice, à tel point m'atterre que j'aimerais en voir disparaître jusqu'à l'idée. Car c'est au fond elle, bien plus que le glissement dans l'abîme qu'elle recouvre, qui me met dans des transes et m'empêche de savourer le présent. Ma raison chancelle devant tout ce qui arrive, devant tout ce qui doit arriver. Ce n'est pas ce qui m'attend, c'est l'attente en soi, c'est l'imminence comme telle, qui me ronge et m'épouvante. Pour retrouver un semblant de paix, il me faut m'accrocher à un temps *sans lendemain*, à un temps décapité.

J'ai beau ressasser la formule de la triple renonciation : « Je rejette ce monde, je rejette le monde des ancêtres, je rejette le monde des dieux », – quand je mesure l'espace qui me sépare de la bure et du

désert, je me fais l'effet d'un sannyâsin de foire.

Le *regret* ne serait-il pas un signe de vieillissement précoce ? Si cela est vrai, je suis sénile de naissance.

On n'a pas scruté le fond d'une chose si on ne l'a envisagée à la lumière de l'accablement.

Seuls comptent ces instants où le désir de rester avec soi est si puissant, qu'on aimerait mieux se faire sauter la cervelle que d'échanger une parole avec quelqu'un.

Le difficile, pour celui qui a renoncé à demi, est de faire le reste. L'existence lui pèse sans doute mais il n'a pas épuisé sa surprise d'exister. De là viennent ses irrésolutions, et le repentir de s'être arrêté à mi-chemin, sans chance aucune de mener à bien un dessein conçu de longue date. Un raté du renoncement.

Ce sont nos souffrances qui donnent quelque poids à nos pensées et les empêchent de tourner en pirouettes ; ce sont encore elles qui nous font proclamer qu'il n'est de réalité nulle part, qu'elles-mêmes en manquent. Ainsi nous suggèrent-elles un stratagème de défense : nous triomphons d'elles en les déclarant irréelles, en les rattachant à la duperie générale. Seraient-elles supportables, quel besoin y aurait-il de les amoindrir et de les démasquer ? Comme nous n'avons d'autre issue que de les assimiler soit au cauchemar, soit au caprice, le plus commode est d'opter pour ce dernier.

Tout bien pesé, il vaut mieux qu'il n'y ait rien. Si quelque chose *était*, on vivrait dans l'appréhension de ne pouvoir s'en saisir. Puisque rien n'est, tous les instants sont parfaits et nuls, et il est indifférent d'en jouir ou non.

Au plus profond du dégoût de moi-même, je me dis que je me calomnie peut-être, que je ne vois personne qui, en proie aux mêmes hantises, eût pu affecter une apparence de vivant pendant tant d'années.

La seule manière de détourner quelqu'un du suicide est de l'y pousser. Il ne vous pardonnera jamais votre geste, il abandonnera son projet ou en retardera l'exécution, il vous tiendra pour un ennemi, pour un traître. Vous pensiez voler à son secours, le sauver, et il ne

voit dans votre empressement qu'hostilité et mépris. Le plus étrange est qu'il quêtait votre approbation, qu'il mendiait votre complicité. Qu'attendait-il au juste ? Ne vous êtes-vous pas abusé sur la nature de son désarroi ? Quelle erreur de sa part de s'adresser à vous ! À ce stade de sa solitude, ce qui aurait dû le frapper, c'est l'impossibilité de s'entendre avec quelqu'un d'autre que Dieu.

Nous sommes tous *atteints*, nous prenons pour réel ce qui ne l'est pas. Le vivant en tant que tel est un insensé doublé d'un aveugle : inapte à discerner le côté illusoire des choses, il aperçoit partout du solide, du plein. Dès que par miracle il y voit clair, il s'ouvre à la vacuité et s'y épanouit. Plus riche que la réalité qu'elle remplace, elle tient lieu de tout *sans le tout*, elle est fondement et absence, variante abyssale de l'être. Mais le malheur veut que nous la tenions pour une déficience ; de là nos peurs et nos échecs. Qu'est-elle donc pour nous ? Tout au plus impasse diaphane, enfer impalpable.

Appliqué à exténuer, à réduire à néant ses appétits, il n'a réussi qu'à les détraquer, qu'à les dépouiller de tout ce qu'ils avaient de sain, de stimulant : une bête de proie contrariée, minée, regrettant ses instincts d'autrefois. Ses griffes s'étant émoussées, mais non l'envie de s'en servir, toute sa violence s'est convertie en désolation (car la désolation n'est rien d'autre que l'agressivité brisée, humiliée, impuissante à se faire valoir).

Il a commencé par saboter ses passions ; puis ce fut le tour des croyances. Le processus était inexorable. Cette révélation qui a présidé à ses jours : *adhérer à quoi que ce soit participe de l'infantilisme ou du délire*, – il se pourrait qu'elle fût légitime ; il y souscrit peut-être encore ; elle n'en est pas moins atroce, intolérable. Elle permet de durer mais non d'exister, elle fait partie de ces certitudes dont on ne se relève jamais.

Batailleur et querelleur de nature, il ne se bataille et ne se querelle plus ; du moins plus avec les autres. Les coups qui leur étaient destinés, c'est à lui-même qu'il les assène, c'est lui-même qui les encaisse. Son moi est cible. Son moi ? quel moi ? Il n'a plus *qui* frapper : plus de victime, plus de sujet, rien qu'une succession d'actes sans agent, qu'un défilé anonyme de sensations...

Un délivré ? un fantôme ? une loque ?

Que sert à l'homme de gagner le monde, s'il vient à perdre son âme ? »

Gagner le monde, perdre son âme ! – J'ai fait mieux : j'ai perdu

l'un et l'autre.

Quoi que je tente, ce ne sera jamais que la manifestation d'une déchéance, patente ou camouflée. Pendant longtemps j'ai fait la théorie de l'homme-en-dehors-de-tout. Cet homme, je le suis devenu, je l'incarne maintenant. Mes doutes ont abouti, mes négations ont pris corps. Je vis ce qu'auparavant je me figurais vivre. Je me suis enfin trouvé un disciple.

L'INDELIVRÉ

Plus nous envisageons la dernière exhortation du Bouddha : « La mort est inhérente à toutes choses composées. Travaillez sans relâche à votre salut », plus nous trouble l'impossibilité où nous sommes de nous *sentir* agrégat, rencontre transitoire, sinon fortuite d'éléments. Nous nous concevons aisément tels dans l'abstrait ; dans l'immédiat, nous nous y refusons physiquement, comme s'il s'agissait d'une évidence inassimilable. Tant que nous n'aurons pas triomphé de cette répugnance organique, nous continuerons à subir ce fléau à base d'envoûtement qu'est l'appétit d'exister.

Qu'on démasque les choses, qu'on les stigmatise du nom d'apparences, cela ne compte guère, car nous admettons d'office qu'elles recèlent de l'être. Nous nous cramponnons à n'importe quoi, pourvu que nous n'ayons pas à nous arracher à cette fascination dont procèdent nos actes et notre nature même, à cet éblouissement primordial qui nous empêche de discerner en tout la non-réalité.

Je suis un « être » par métaphore ; si j'en étais un en fait, je le resterais à jamais, et la mort, dépourvue de signification, n'aurait aucune prise sur moi. « Travaillez sans relâche à votre salut », – c'est-à-dire n'oubliez pas que vous êtes un assemblage fugitif, un composé dont les ingrédients n'attendent qu'à se disjoindre. Le salut, effectivement, n'a de sens que si nous sommes provisoires jusqu'à la dérision ; y aurait-il en nous le moindre principe de durée, nous serions depuis toujours sauvés ou perdus : plus de quête, plus d'horizon. Si la délivrance importe, c'est une vraie aubaine que notre irréalité.

Nous devrions destituer l'être de tous ses attributs, faire en sorte qu'il ne soit plus un appui, le *lieu* de tous nos attachements, l'éternelle impasse rassurante, un préjugé, le plus enraciné de tous, celui auquel on nous a le plus accoutumés. Nous sommes complices de l'être, ou de ce qui nous semble tel, car il n'y a pas d'être, il n'y a que de l'ersatz d'être. Y en eût-il de véritable, qu'il faudrait encore s'en dégager et l'extirper, vu que tout ce qui *est* tourne à l'assujettissement et à l'entrave. Prêtons aux autres un statut d'ombres ; nous nous en séparerons d'autant plus facilement. Si nous sommes assez insensés pour croire qu'ils *existent*, nous nous exposons à des mécomptes sans nom. Ayons la prudence de reconnaître que tout ce qui nous advient,

tout événement, comme tout lien, est inessentiel, et que s'il y a un savoir, ce qu'il doit nous révéler, c'est l'avantage d'évoluer parmi des fantômes.

La pensée, elle aussi, est préjugé et entrave. Elle ne libère qu'au début, lorsqu'elle nous permet de briser certaines attaches ; après, tout ce dont elle est capable c'est d'absorber notre énergie et de paralyser nos velléités d'affranchissement. Qu'elle ne puisse nous aider d'aucune façon, le bonheur qu'on ressent lorsqu'on la suspend, le prouve assez. Tout comme le désir, auquel elle s'apparente, elle se nourrit de sa propre substance, elle aime à se manifester, à se multiplier ; à la rigueur elle peut tendre vers la vérité, mais ce qui la définit c'est l'affairement : nous pensons par goût de la pensée, comme nous désirons par goût du désir. Dans l'un et l'autre cas, une fièvre au milieu de fictions, un surmenage à l'intérieur du non-savoir. Celui qui *sait* est revenu de toutes les fables qu'engendrent le désir et la pensée, il sort du courant, il ne consent plus à la duperie. Penser participe de l'inépuisable illusion qui enfante et se dévore, avide de se perpétuer et de se détruire, penser c'est concurrencer le délire. Dans tant de fièvre, il n'y a de sensé que les *pauses* où nous respirons, les moments d'arrêt où nous avons raison de notre halètement : l'expérience du vide – qui se confond avec la totalité de ces pauses, de ces intervalles du délire – implique la suppression momentanée du désir, car c'est lui, le désir, qui nous plonge dans le non-savoir, nous fait divaguer, et nous pousse à projeter de l'être partout autour de nous.

Le vide nous permet de ruiner l'idée d'être ; mais il n'est pas entraîné lui-même dans cette ruine ; il survit à une attaque qui serait autodestructrice pour toute autre idée. Il est vrai qu'il n'est pas une idée mais ce qui nous aide à nous défaire de toute idée. Chaque idée représente une attache de plus ; il faut en désencombrer l'esprit, comme il nous faut nous désencombrer de toute croyance, obstacle au désistement. Nous n'y parviendrons qu'en nous élevant au-dessus des opérations de la pensée : aussi longtemps qu'elle s'exerce, qu'elle sévit, elle nous empêche de démêler les profondeurs du vide, perceptibles seulement quand diminue la fièvre de l'esprit et du désir.

Toutes nos croyances étant intrinsèquement *superficielles* et n'ayant de prise que sur les apparences, il s'ensuit que les unes et les autres sont au même niveau, au même degré d'irréalité. Nous sommes constitués pour vivre avec elles, nous y sommes contraints : elles forment les éléments de notre malédiction ordinaire, quotidienne. C'est pourquoi lorsqu'il nous arrive de les percer à jour et de les balayer, nous entrons dans l'inouï, dans une dilatation à côté de laquelle tout semble pâle, épisodique, même cette malédiction-là. Nos frontières reculent, si tant est que nous en ayons encore. Le vide – moi

sans moi – est la liquidation de l’aventure du « je », c’est l’être sans aucune trace d’être, un engloutissement bienheureux, un désastre incomparable.

(Le danger est de convertir le vide en substitut de l’être, et de le détourner ainsi de sa fonction essentielle, qui est de gêner le mécanisme de l’attachement. Mais s’il devient lui-même objet d’attachement, n’aurait-il pas mieux valu s’en tenir à l’être et au cortège d’illusions qui le suit ? Pour vaincre nos attaches, nous devons apprendre à n’adhérer plus à rien, sinon *au rien* de la liberté.)

L’idéal serait de perdre *sans en souffrir* le goût des êtres et des choses. Chaque jour il nous faudrait honorer quelqu’un, créature ou objet, en y renonçant. Nous arriverions ainsi, en faisant le tour des apparences et en les congédiant l’une après l’autre, au perpétuel désistement, au secret même de la joie. Tout ce que nous nous approprions, les connaissances plus encore que les acquisitions matérielles, ne fait qu’alimenter notre anxiété ; en échange, quelle quiétude, quel rayonnement quand s’apaise cette quête effrénée de biens, *même spirituels* ! Il est déjà grave de dire « moi », plus grave encore « mien », car cela suppose un surplus de dégringolade, un renforcement de notre inféodation au monde. C’est une consolation que l’idée qu’on ne possède rien, qu’on n’est rien ; la consolation suprême réside dans la victoire sur cette idée même. Tant l’anxiété adhère à l’être, qu’il lui faut s’en arracher si elle veut se vaincre. Aspire-t-elle à se reposer en Dieu ? elle n’y parvient que dans la mesure où Il est supérieur à l’être ou tout au moins où Il contient une zone où l’être s’amenuise, se raréfie : c’est là que, n’ayant plus à quoi se prendre, l’anxiété se libère et approche de ces confins où Dieu, liquidant ses derniers restes d’être, se laisse tenter par le vide.

Le sage, l’Orient l’a toujours su, se refuse à faire des plans, ne *projette* jamais. Tu serais donc une manière de sage... À vrai dire, des projets, tu en fais mais il te répugne de les exécuter. Plus tu en médites un, plus, quand tu l’abandonnes, tu éprouves un bien-être qui peut se hausser jusqu’à l’extase.

Le projet, conséquence du non-savoir, tout le monde y vit et en vit : obnubilation métaphysique aux dimensions de l’Espèce. Pour le désobnubilé, le devenir, et, à plus forte raison, tout acte qui s’y insère, n’est que leurre, que duperie génératrice de dégoût ou d’épouvante.

Ce qui importe, ce n’est pas produire mais comprendre. Et comprendre signifie discerner le degré d’éveil auquel un être est parvenu, sa capacité de percevoir la somme d’irréalité qui entre dans

chaque phénomène.

Tenons-nous-en au concret et au vide, proscrivons tout ce qui se place entre les deux : « culture », « civilisation », « progrès », remâchons la meilleure formule qu'on ait trouvée ici-bas : le travail manuel dans un couvent... Point de vérité, sinon dans la dépense physique et dans la contemplation ; le reste est accidentel, inutile, malsain. La santé consiste dans l'exercice et dans la vacuité, dans les muscles et dans la méditation ; en aucun cas dans la pensée. Méditer c'est s'absorber dans une idée et s'y perdre, alors que penser c'est sauter d'une idée à l'autre, se complaire dans la quantité, emmagasiner des riens, poursuivre concept après concept, but après but. Méditer et penser sont deux activités divergentes, voire incompatibles.

S'astreindre au vide, n'est-ce pas également une forme de poursuite ? Sans doute mais c'est poursuivre l'absence de poursuite, viser à un but qui écarte d'emblée tous les autres. Nous vivons dans l'inquiétude parce qu'aucun but ne saurait nous satisfaire, parce que sur tous nos désirs et, à plus forte raison, sur l'être en tant qu'être plane une fatalité qui affecte forcément ces accidents que sont les individus. Rien de ce qui s'actualise n'échappe à la déchéance. Le vide – bond hors de cette fatalité – est, comme tout produit du quiétisme, d'essence antitragique. Grâce à lui nous devrions apprendre à nous retrouver en remontant vers nos origines, vers notre éternelle virtualité. Ne met-il pas fin à tous nos désirs ? Et ceux-ci, que sont-ils, dans leur ensemble, auprès d'un seul instant où l'on n'en poursuit, où l'on n'en éprouve aucun ! Le bonheur n'est pas dans le désir mais dans l'absence de désir, plus exactement dans l'emballement pour cette absence – dans laquelle on voudrait se rouler, s'abîmer, disparaître, *s'exclamer...*

Quand le vide lui-même nous semble trop lourd ou trop impur, nous nous précipitons vers une nudité au-delà de toute forme concevable d'espace, tandis que le dernier instant du temps rejoint le premier et s'y dissout.

Nettoyons la conscience de tout ce qu'elle englobe, de tous les univers qu'elle traîne, purgeons-la en même temps que la perception, confinions-nous au blanc, oublions toutes les couleurs, sauf celle qui les nie. Quelle paix dès qu'on annule la diversité, dès qu'on se dérobe au calvaire de la nuance et qu'on s'engouffre dans l'uni ! La conscience comme forme pure, puis l'absence même de conscience.

Pour nous évader de l'intolérable, cherchons-nous un dérivatif, une fuite, une région où aucune sensation ne daigne prendre un nom, ni aucun appétit s'incarner, recouvrons le repos initial, abolissons, avec le passé, l'odieuse mémoire, et la conscience surtout, notre ennemie de toujours, dont c'est la mission de nous appauvrir, de nous user. L'inconscience, au contraire, est nourricière, elle fortifie, elle nous fait participer à nos commencements, à notre intégrité primitive, et nous replonge dans le chaos bienfaisant d'avant la *blessure* de l'individuation.

Rien n'importe : grande découverte s'il en fut, et dont personne n'a su tirer profit. À cette découverte, réputée déprimante, le vide seul, dont elle est la devise, peut donner un tour exaltant, lui seul s'emploie à convertir le négatif en positif, l'irréparable en possible. Qu'il n'y ait pas de *soi*, nous le savons mais c'est un savoir grevé d'arrière-pensées. Le vide est heureusement là, et quand le *soi* s'efface, il en tient lieu, il tient lieu de tout, il comble nos attentes, il nous apporte la certitude de notre non-réalité. Le vide, c'est l'abîme *sans vertige*.

D'instinct, nous inclinons au *soi* ; tout en nous le réclame : il satisfait nos exigences de continuité, de solidité, il nous confère, contre l'évidence, une dimension intemporelle : rien de plus normal que de nous y raccrocher, même quand nous le mettons en question et que nous en divulguons l'imposture : le *soi* est le *réflexe* de tout vivant... N'empêche qu'il nous apparaît inconcevable dès que nous le considérons froidement : il s'effrite, il s'évanouit, il n'est plus que le symbole d'une fiction.

Notre premier mouvement nous porte vers l'ivresse de l'identité, vers le rêve d'indistinction, vers l'*âtman*, lequel répond à nos appels les plus profonds, les plus secrets. Aussitôt que, dégrisés, nous prenons du recul, nous abandonnons le fond *supposé* de notre être, pour nous tourner vers la destructibilité fondamentale, dont la connaissance et l'expérience, dont la hantise disciplinée nous conduit au nirvâna, à la *plénitude* dans le vide.

C'est parce qu'elle nous donne l'illusion de la permanence, c'est parce qu'elle promet ce qu'elle ne peut tenir, que l'idée d'absolu est suspecte, pour ne pas dire pernicieuse. Atteints à notre racine, nullement façonnés pour durer, périssables jusqu'en notre essence, ce n'est pas de consolation que nous avons besoin mais de guérison. L'absolu ne résout pas nos perplexités ni ne supprime nos maux : ce n'est qu'un pis-aller et un palliatif. Une doctrine qui le prône est vraie tant qu'elle se borne à l'analyse, tant qu'elle dénonce les apparences ; elle inspire des doutes aussitôt qu'elle leur oppose une réalité ultime.

Dès qu'on quitte le règne de l'illusoire et qu'on s'acharne à y substituer l'indestructible, on glisse dans le mensonge. Si on ment moins avec le vide, c'est qu'on ne le recherche pas pour lui-même, pour la vérité qu'il est censé contenir, mais pour ses vertus thérapeutiques ; on en fait une cure, on s'imagine qu'il redressera la plus ancienne déviation de l'esprit, qui consiste à supposer que quelque chose existe...

Animal entamé, l'homme a dépassé le stade où l'on se contente d'un « espoir » ; ce qu'il attend, ce n'est pas un artifice de plus mais la délivrance. Qui la lui apportera ? Sur ce point, le seul qui importe, le christianisme s'est révélé moins secourable que le bouddhisme et la spéculation occidentale moins efficace que l'orientale. Pourquoi nous occuper d'abstrakteurs insensibles à nos cris ou de rédempteurs empressés à irriter nos plaies ? Et qu'escompter encore de cette partie-ci du monde qui voit dans le contemplatif un aboulique et dans l'éveillé un écorché ?

Nous avons besoin de quelque secousse salvatrice. Il est incroyable qu'un saint Thomas ait vu dans la stupeur un « obstacle à la méditation philosophique », alors que c'est précisément quand on est « stupéfait » que l'on commence à *comprendre*, c'est-à-dire à percevoir l'inanité de toutes les « vérités ». La stupeur ne nous étourdit que pour mieux nous réveiller : elle nous ouvre, elle nous livre à l'essentiel. Une pleine expérience métaphysique n'est rien d'autre qu'une stupeur ininterrompue, qu'une stupeur triomphale.

C'est un signe d'indigence que de ne pouvoir s'ouvrir au vide purificateur, au vide apaisant. Nous sommes si bas et si empêtrés dans nos philosophies, que nous n'avons pu concevoir que le néant, version sordide du vide. Toutes nos incertitudes, toutes nos misères et nos terreurs, nous les y avons projetées, car qu'est-ce en définitive le néant sinon un complément abstrait de l'enfer, une performance de réprouvés, le maximum d'effort vers la lucidité que puissent fournir des êtres inaptes à la délivrance ? Trop entaché de nos impuretés pour qu'il nous permette de faire le saut vers un concept vierge comme l'est pour nous celui du vide (qui, lui, n'a pas hérité de l'enfer, qui n'en est pas contaminé), – le néant, à la vérité, ne représente qu'une extrémité stérile, qu'une issue déroutante, vaguement funèbre, toute proche de ces tentatives de renoncement qui tournent à l'aigreur parce qu'il s'y mêle trop de regrets.

Le vide est le néant démuné de ses qualifications négatives, le néant transfiguré. S'il nous arrive d'y goûter, nos rapports avec le monde s'en trouvent modifiés, quelque chose en nous change, bien que nous gardions nos anciens défauts. Mais nous ne sommes plus *d'ici*

de la même manière qu'avant. C'est pourquoi il est salutaire de recourir au vide dans nos crises de fureur : nos pires impulsions s'éteignent à son contact. Sans lui, qui sait ? nous serions peut-être maintenant au bain ou dans quelque cabanon. La leçon d'abdication qu'il nous dispense nous invite aussi à un comportement plus nuancé en face de nos dénigreur, de nos ennemis. Faut-il les tuer, faut-il les épargner ? Laquelle fait plus de mal, laquelle ronge le plus : la vengeance ou la victoire sur la vengeance ? Comment trancher ? Dans l'incertitude, préférons le *supplice* de ne pas nous venger.

Telle est la concession limite que l'on peut faire si l'on n'est pas un saint.

Est mûr pour la délivrance celui-là seul qu'opprime l'universalité du tourment. Chercher à s'affranchir, sans la conscience de ce tourment, c'est de l'impossibilité, ou du vice. Point de délivrance gratuite ; il faut que l'on se délivre de quelque chose, en l'occurrence de l'omniprésence de l'intolérable – que l'on ressent tant dans l'hypothèse de l'être que du non-être, puisque choses et semblants de choses font également souffrir. Mais l'hypothèse de la vacuité présente malgré tout un avantage : elle jette une lumière plus nette sur la démesure du tourment, sur les proportions qu'il prend et l'inanité de la cause qui le provoque. On se torture toujours trop, que ce monde soit réel ou irréel. La plupart, il est vrai, ignorent à quel point ils souffrent. C'est le privilège de la conscience de s'éveiller à l'atroce, de percevoir l'illusion lancinante à laquelle sont en proie les êtres.

Il en est de la délivrance comme du salut chrétien : tel théologien, dans sa scandaleuse naïveté, croit à la rédemption tout en niant le péché originel ; mais si le péché n'est pas consubstantiel à l'humanité, quel sens attribuer à l'avènement du rédempteur, qu'est-il venu rédimer ? Aucunement accidentelle, notre corruption est permanente, elle est de toujours. De même l'iniquité : abusivement taxée de « mystère », elle est une évidence, elle est même ce qu'il y a de plus *visible* ici-bas, où remettre les choses en place exigerait un sauveur pour chaque génération, pour chaque individu plutôt.

Dès qu'on cesse de désirer, on devient le citoyen de tous les mondes et d'aucun ; c'est par le désir qu'on est d'ici ; le désir surmonté, on n'est plus de nulle part et on n'a plus rien à envier à un saint ni à un spectre.

Il peut arriver qu'il y ait du bonheur dans le désir mais la béatitude n'apparaît que là où toute attache est rompue. La béatitude n'est pas compatible avec ce monde. C'est pour elle que l'ermite détruit tous ses

liens, c'est pour elle qu'il se détruit.

L'urine de vache était le seul médicament que les moines étaient autorisés à employer dans les premières communautés bouddhiques. Restriction on ne peut plus sensée. Si on poursuit la paix, on n'y accédera qu'en rejetant tout ce qui est facteur de trouble, tout ce que l'homme a greffé sur la simplicité, sur la santé originelle. Rien ne dévoile mieux notre déchéance que le spectacle d'une pharmacie : tous les remèdes souhaitables pour chacun de nos maux mais aucun pour notre mal essentiel, pour celui dont nulle invention humaine ne pourra nous guérir.

Si se croire *unique* est dû à une illusion, elle est, convenons-en, si totale, si impérieuse, qu'il est légitime de nous demander si nous pouvons encore l'appeler ainsi. Comment se désister de ce que nous ne retrouverons jamais, de ce rien inouï et pitoyable qui porte notre nom ? L'illusion en question, source de toutes les affres que nous avons à subir, est si ancrée en chacun de nous, que nous ne pouvons la vaincre qu'à la faveur d'un tourbillon soudain qui, emportant notre moi, nous laisse *seul*, sans personne, sans nous-même...

Par malheur, nous ne pouvons exterminer nos désirs ; nous pouvons seulement les affaiblir, les compromettre. Nous sommes acculés au moi, au venin du « je ». C'est lorsque nous y échappons, c'est lorsque nous nous figurons y échapper, que nous avons quelque droit d'employer les grands mots dont use la vraie, et la fausse, mystique. De conversion foncière, il n'en existe point : on se convertit *avec sa nature*. Même le Bouddha après l'illumination n'était que Siddhârtha Gotama *avec la connaissance en plus*.

Tout ce qu'on croit avoir étouffé remonte à la surface après un certain temps : défauts, vices, obsessions. Les imperfections les plus patentes dont on s'était « corrigé », reviennent déguisées, mais aussi gênantes qu'avant. La peine qu'on a prise pour s'en débarrasser n'aura pourtant pas été tout à fait inutile. Tel désir, pendant longtemps évincé, reparaît ; mais nous *savons* qu'il est revenu ; il ne nous travaille plus en secret ni ne nous prend au dépourvu ; il nous domine, nous assujettit, nous sommes toujours ses esclaves, il est vrai, mais des esclaves non consentants. Toute sensation *consciente* est une sensation que nous avons combattue sans succès. Nous n'en sommes pas autrement peiné, puisque sa victoire l'aura chassée de notre vie profonde.

En toute rencontre nous avons choisi le plus facile : Dieu ou ses

succédanés, des *personnes* en tout cas, pour avoir avec qui bavarder ou polémiquer. À la contemplation nous avons substitué la tension, créant ainsi entre la divinité et nous des rapports fâcheusement passionnels. Seuls des hommes qui cherchent mais qui ne veulent pas *trouver* ont pu devenir des virtuoses du drame intérieur. La grande trouvaille moderne est le *malaise spirituel*, l'écartèlement entre la substance et la vacuité, plus précisément entre les simulacres de l'une et de l'autre. D'où le culte de la singularité, dans tous les domaines. Littérairement, une erreur rare vaut mieux qu'une vérité éprouvée, connue, acceptée. L'insolite, au contraire, n'a aucune valeur sur le plan spirituel, où seul compte le degré d'approfondissement d'une expérience.

Selon la Bhagavadgîtâ est perdu et pour ce monde et pour l'autre, celui qui est « livré au doute », ce même doute que le bouddhisme, de son côté, cite parmi les cinq obstacles au salut. C'est que le doute n'est pas approfondissement mais stagnation, vertige de la stagnation... Avec lui, impossible de cheminer et d'aboutir ; il est rongement et rien d'autre. Lorsqu'on s'en croit le plus éloigné, on y retombe, et tout recommence. Il faut qu'il *explose* pour que l'on puisse s'engager dans la voie de l'émancipation. Sans cet éclatement qui doit pulvériser jusqu'aux raisons les plus légitimes de douter, on s'éternise dans le malaise, on le cultive, on évite les grandes résolutions, on se ronge et on se complaît à se ronger.

La passion de s'effacer, de ne pas laisser de trace, y est impropre quiconque s'attache à son nom et à son œuvre, et, plus encore, quiconque rêve d'un nom ou d'une œuvre, le velléitaire en somme : celui-là, s'il s'obstine au salut, il ne parviendra, au mieux, qu'à un *enlissement* dans le nirvâna...

On ne se figure pas un mystique *amer*. Savoir selon le monde, sécheresse clairvoyante, excès de lucidité sans dimension intérieure, l'amertume est l'apanage de celui qui, ayant triché dans ses rapports avec l'absolu et avec lui-même, ne sait plus à quoi se prendre ni à qui s'adresser. Elle est malgré tout plus fréquente qu'on ne pense, elle est normale, quotidienne, le lot de chacun. La joie, en revanche, fruit d'une heure exceptionnelle, paraît surgir d'un déséquilibre, d'un détraquement au plus intime de notre être, tant elle contredit aux évidences où nous vivons. Et si elle venait *d'ailleurs*, de plus loin que nous-même ? Elle est dilatation, et toute dilatation participe d'un autre monde, alors que l'amertume est resserrement, même si l'infini se dresse à l'arrière-plan. Mais c'est un infini qui écrase au lieu de libérer.

Non, il n'est guère concevable que la joie soit détraquée, encore moins qu'elle ne vienne de nulle part ; elle est si pleine, si enveloppante, si merveilleusement insoutenable, que l'on ne saurait y faire face sans quelque référence suprême. C'est en tout cas elle, et elle seule, qui permet de concevoir qu'on puisse forger des dieux *par besoin de gratitude*.

On peut imaginer sans peine le langage que tiendrait un homme d'aujourd'hui s'il lui fallait se prononcer sur la seule religion qui ait apporté une formule radicale de salut :

« La quête de la délivrance ne se justifie que si l'on croit à la transmigration, au vagabondage indéfini du moi, et si l'on aspire à y mettre un terme. Mais pour nous qui n'y croyons pas, à quoi mettre un terme ? à cette durée unique, et infime ? Elle est manifestement trop brève pour qu'elle mérite la fatigue de s'y soustraire. Pour le bouddhiste, est cauchemar la perspective d'autres existences ; pour nous, la cessation de celle-ci, de ce cauchemar-ci. En fait de cauchemar, donnez-nous-en plutôt un autre, serions-nous tentés de clamer, afin que nos disgrâces ne s'achèvent pas trop tôt, afin qu'elles aient le loisir de nous suivre le long de plusieurs vies.

« La délivrance ne correspond à une nécessité que pour celui qui se sent *menacé* d'un supplément d'existence, qui redoute la corvée de mourir et de remourir. Pour nous, condamnés à ne pas nous réincarner, à quoi bon nous démener pour nous affranchir d'un rien ? pour nous libérer d'une terreur dont la fin est en vue ? À quoi bon aussi poursuivre une irréalité suprême, quand tout ici-bas est *déjà* irréel ? On ne prend pas la peine de se débarrasser de quelque chose d'aussi peu justifié, d'aussi peu *fondé*.

« Un surcroît d'illusion et de tourment, c'est à quoi aspire chacun de nous, chacun de ceux qui n'ont pas la chance de croire à la ronde interminable des naissances et des morts. Nous soupirons après la malédiction de renaître. Le Bouddha s'est donné vraiment trop de mal pour aboutir à quoi ? à la mort *définitive* : ce que, nous autres, sommes sûrs d'obtenir sans méditations ni mortifications, sans effort aucun. »

... C'est à peu près de cette façon que s'exprimerait ce déchu, s'il consentait à dévoiler le fond de sa pensée. Qui oserait lui jeter la pierre ? Qui ne s'est pas parlé à soi-même ainsi ? Nous sommes tellement enfoncés dans notre propre histoire, que nous voudrions qu'elle se perpétuât sans trêve. Mais que l'on vive une ou mille fois, que l'on dispose d'une heure ou de toutes, le problème est le même : un insecte et un dieu ne devraient pas différer dans leur manière de regarder le fait d'exister comme tel, qui est si terrifiant (comme seul

un miracle peut l'être) que lorsqu'on s'y attarde on conçoit la volonté de disparaître à jamais, pour n'avoir pas à le considérer de nouveau dans d'autres existences. C'est sur ce fait que le Bouddha s'est appesanti, et il est douteux qu'il eût modifié ses conclusions s'il avait cessé de croire au mécanisme de la transmigration.

Trouver que tout manque de fondement et ne pas en finir, cette inconséquence n'en est pas une : poussée à l'extrême, la perception du vide coïncide avec la perception du tout, avec l'*entrée* dans le tout. On commence enfin à *voir*, on ne tâtonne plus, on se rassure, on s'affermir. S'il existe une chance de salut en dehors de la foi, c'est dans la faculté de *s'enrichir* au contact de l'irréalité qu'il faut la chercher.

Même si l'expérience du vide n'était qu'une tromperie, elle mériterait encore d'être tentée. Ce qu'elle se propose, ce qu'elle essaie, c'est de réduire à rien et la vie et la mort, et cela dans l'unique dessein de nous les rendre supportables. Si elle y réussit quelquefois, que pouvons-nous souhaiter d'autre ? Sans elle, point de remède à l'infirmité d'être, ni d'espoir de réintégrer, ne fût-ce qu'en de brefs instants, la douceur d'avant la naissance, la lumière de la pure antériorité.

PENSÉES ÉTRANGLÉES

I

Une interrogation ruminée indéfiniment vous sape autant qu'une douleur sourde.

Dans quel auteur ancien ai-je lu que la tristesse était due au « ralentissement » du sang ?

Elle est bien cela : du sang *stagnant*.

On est fini, on est un mort-vivant, non quand on cesse d'aimer mais de haïr. La haine conserve : c'est en elle, dans sa chimie, que réside le « mystère » de la vie. Ce n'est pas pour rien qu'elle est encore le meilleur fortifiant qu'on ait jamais trouvé, toléré de plus par n'importe quel organisme, si débile soit-il.

Il faut penser à Dieu et non à la religion, à l'extase et non à la mystique.

La différence entre le théoricien de la foi et le croyant est aussi grande qu'entre le psychiatre et le fou.

C'est le propre d'un esprit riche de ne pas reculer devant la niaiserie, cet épouvantail des délicats ; d'où leur stérilité.

Former plus de projets que n'en conçoit un explorateur ou un escroc, et être cependant atteint à la racine même de la volonté.

Qu'est-ce qu'un « contemporain » ? Quelqu'un qu'on aimerait tuer, sans trop savoir comment.

Le raffinement est signe de vitalité déficiente, en art, en amour et en tout.

Tiraillement de chaque instant entre la nostalgie du déluge et l'ivresse de la routine.

Avoir le vice du scrupule, être un automate du remords.

Bonheur terrifiant. Des veines où se dilatent des milliers de planètes.

La chose la plus difficile au monde est de se mettre au diapason de l'être, et d'en attraper le *ton*.

La maladie donne de la saveur au dénuement, elle corse, elle *relève* la pauvreté.

L'esprit n'avance que s'il a la patience de tourner en rond, c'est-à-dire *d'approfondir*.

Premier devoir, au lever : rougir de soi.

La peur aura été l'inépuisable nourriture de sa vie. Il était enflé, bourré, obèse de peur.

Le lot de celui qui s'est trop révolté est de n'avoir plus d'énergie que pour la déception.

Il n'est pas d'affirmation plus fausse que celle d'Origène, suivant laquelle chaque âme a le corps qu'elle mérite.

Dans tout prophète coexistent le goût de l'avenir et l'aversion pour le bonheur.

Souhaiter la gloire, c'est aimer mieux mourir méprisé qu'oublié.

Penser tout à coup qu'on a un *crâne* – et ne pas en perdre la raison !

La souffrance vous fait vivre le temps en détail, instant après instant. C'est dire s'il existe pour vous ! Il glisse sur les autres, sur ceux qui ne souffrent pas ; aussi est-il vrai qu'ils ne vivent pas dans le

temps, et même qu'ils n'y ont jamais vécu.

Le sentiment de malédiction, le connaît celui-là seul qui sait qu'il l'éprouverait au cœur même du paradis.

Toutes nos pensées sont fonction de nos misères. Si nous comprenons certaines choses, le mérite en revient aux lacunes de notre santé, uniquement.

Si on ne croyait pas à son « étoile », on ne pourrait sans effort exécuter le moindre acte : boire un verre d'eau paraîtrait une entreprise gigantesque et même insensée.

On vous demande des actes, des preuves, des œuvres, et tout ce que vous pouvez produire ce sont des pleurs *transformés*.

L'ambitieux ne se résigne à l'obscurité qu'après avoir épuisé toutes les réserves d'amertume dont il disposait.

Je rêve d'une langue dont les mots, comme des poings, fracasseraient les mâchoires.

N'avoir de goût que pour l'hymne, le blasphème, l'épilepsie...

Concevoir une pensée, une seule et unique pensée, – mais qui mettrait l'univers en pièces.

Ce n'est que dans la mesure où nous ne nous connaissons pas nous-mêmes qu'il nous est possible de nous réaliser et de produire. Est fécond celui qui se trompe sur les motifs de ses actes, qui répugne à peser ses défauts et ses mérites, qui pressent et redoute l'impasse où nous conduit la vue exacte de nos capacités. Le créateur qui devient transparent à lui-même ne crée plus : se connaître, c'est étouffer ses dons et son démon.

Il n'existe aucun moyen de *démontrer* qu'il est préférable d'être que de ne pas être.

« Ne laisse jamais la mélancolie t'envahir, car elle empêche tout bien », est-il dit dans le sermon de Tauler sur le « bon emploi de la

journée ».

Le mauvais usage que j'aurai fait de chacun de mes jours !

J'ai refoulé tous mes enthousiasmes ; mais ils existent, ils constituent mes réserves, mon fonds inexploité, mon *avenir*, peut-être.

L'esprit *défoncé* par la lucidité.

Mes doutes n'ont pu avoir raison de mes automatismes. Je continue à faire des gestes auxquels il m'est impossible d'adhérer. Surmonter le drame de cette *insincérité*, ce serait me renier et m'annuler.

On ne croit réellement qu'aussi longtemps que l'on ignore qui l'on doit implorer. Une religion n'est vivante qu'avant l'élaboration des prières.

Toute forme d'impuissance et d'échec comporte un caractère positif *dans l'ordre métaphysique*.

Rien ne pourra m'ôter de l'esprit que ce monde est le fruit d'un dieu ténébreux dont je prolonge l'ombre, et qu'il m'appartient d'épuiser les conséquences de la malédiction suspendue sur lui et sur son œuvre.

La psychanalyse sera un jour complètement discréditée, nul doute là-dessus. Il n'empêche qu'elle aura détruit nos derniers restes de naïveté. Après elle, on ne pourra plus jamais être *innocent*.

La nuit même où je décrétai que nos rêves n'avaient aucun rapport avec notre vie profonde et qu'ils relevaient de la mauvaise littérature, je ne m'endormis que pour assister au défilé de mes terreurs les plus anciennes et les plus cachées.

Ce qu'on appelle « force d'âme », c'est le courage de ne pas nous figurer *autrement* notre destin.

Un écrivain digne de ce nom se confine dans sa langue maternelle et ne va pas fureter dans tel ou tel idiome. Il est borné et il veut l'être, par autodéfense. Rien ne ruine plus sûrement un talent qu'une trop

grande ouverture d'esprit.

Le devoir primordial du moraliste est de dépoétiser sa prose ; ensuite seulement d'observer les hommes.

« Monsieur, que la nature nous a mal conçus ! » me disait un jour une vieille. – « C'est la nature elle-même qui est mal conçue », aurais-je dû lui répondre, si j'avais écouté mes réflexes manichéens.

L'irrésolution atteignait chez lui au rang de mission. N'importe qui lui faisait perdre tous ses moyens. Il était incapable de prendre une décision *devant* un visage.

Il est, tout compte fait, plus agréable d'être surpris par les événements, que de les avoir prévus. Lorsqu'on épuise ses forces dans la vision du malheur, comment affronter le malheur même ? Cassandre se tourmente doublement : avant et pendant le désastre, alors qu'à l'optimiste sont épargnées les affres de la prescience.

Au dire de Plutarque, on n'allait plus, au I^{er} siècle de notre ère, à Delphes, que pour y poser des questions mesquines (mariage, achats, etc.).

La décadence de l'Église imite celle des oracles.

« Le naïf est une nuance du bas », a dit Fontenelle. Il est des mots qui sont la clef d'un pays, parce qu'ils nous livrent le secret de ses limites.

Napoléon, à Sainte-Hélène, aimait à feuilleter de temps en temps une grammaire... Par là, du moins, il prouvait qu'il était *Français*.

Après-midi de dimanche. Rues encombrées d'une foule hagarde, exténuée, pitoyable, – avortons de partout, restes des continents, vomissure du globe. On pense à la Rome des Césars, submergée par la lie de l'Empire. Tout centre du monde en est le dépotoir.

La disparition des animaux est un fait d'une gravité sans précédent. Leur bourreau a envahi le paysage ; il n'y a plus de place que pour lui. L'horreur d'apercevoir un homme là où l'on pouvait contempler un cheval !

Le rôle de l'insomnie dans l'histoire, de Caligula à Hitler. L'impossibilité de dormir est-elle cause ou conséquence de la cruauté ? Le tyran *veille* – c'est ce qui le définit en propre.

Mot d'un mendiant : « Quand on prie à côté d'une fleur, elle pousse plus vite. »

L'anxiété n'est pas difficile, elle s'accommode de tout, car il n'y a rien qui ne lui agrée. Le premier prétexte venu, un fait divers éminemment quelconque, elle le presse, le choie, en extrait un malaise médiocre mais sûr dont elle se repaît. Elle se contente vraiment de peu, tout lui étant bon. Velléitaire, inaboutie, elle manque de classe : elle se voudrait angoisse et n'est qu'angoissement.

D'où vient que, dans la vie comme dans la littérature, la révolte, même pure, a quelque chose de faux, alors que la résignation, fût-elle issue de la veulerie, donne toujours l'impression du vrai ?

Tassés sur les bords de la Seine, quelques millions d'aigris élaborent ensemble un cauchemar, qu'envie le reste du monde.

Ce qu'on appelle communément « avoir du souffle », c'est être proluxe.

Sa stérilité était infinie : elle participait de l'extase.

Certitude de forfaire à mon devoir, de ne pas accomplir ce pour quoi je suis né, de laisser passer les heures sans en tirer un profit, fût-il négatif. Ce dernier reproche n'est cependant pas justifié, l'ennui, ma plaie, étant exactement ce profit paradoxal.

Être naturellement combatif, agressif, intolérant – et ne pouvoir se réclamer d'aucun dogme !

Devant cet insecte, gros comme un point, qui courait sur ma table, ma première réaction fut charitable : l'écraser, puis je décidai de l'abandonner à son affolement. À quoi bon l'en délivrer ? Seulement, j'aurais tant voulu savoir où il allait !

L'anxieux construit ses terreurs, puis s'y installe : c'est un pantoufflard du vertige.

Il est impossible de savoir pourquoi une idée s'empare de nous pour ne plus nous lâcher. On dirait qu'elle surgit du point le plus faible de notre esprit ou, plus précisément, du point le plus *menacé* de notre cerveau.

Expert à dissimuler sa morgue, le sage est quelqu'un qui ne *daigne* pas espérer.

Cette crispation soudaine, cette attente que quelque chose se passe, que le sort de l'esprit se décide...

La folie n'est peut-être qu'un chagrin *qui n'évolue plus*.

Ces moments où il nous semble impossible de disparaître jamais, où la vie et la mort perdent toute réalité, où ni l'une ni l'autre ne peuvent encore nous toucher...

C'est une erreur que de confondre abattement et pensée. À ce titre, le premier venu qui ferait de la dépression deviendrait automatiquement penseur.

Le comble est qu'il le devient, en effet.

L'expérience de l'inanité, qui se suffit à elle-même, comporte en plus de telles vertus philosophiques qu'on ne voit pas pourquoi on chercherait ailleurs. Qu'importe que par elle on ne découvre rien si grâce à elle on comprend tout !

Vivre est une impossibilité dont je n'ai cessé de prendre conscience, jour après jour, pendant, disons, quarante ans...

La seule fonction de la mémoire est de nous aider à *regretter*.

Je me figure distinctement le moment où il n'y aura plus trace de chair nulle part, et je continue néanmoins comme si de rien n'était. Comment définir cet état où la conscience n'affaiblit pas le désir, où elle le stimule au contraire, à la façon, il est vrai, dont le ver *éveille* le fruit ?

La continuité de la réflexion est gênée, et même brisée, chaque fois qu'est ressentie la présence physique du cerveau. C'est là peut-être la

raison pourquoi les fous ne pensent que *par éclairs*.

L'envie vous prend parfois de crier aux ci-devant dieux : « Faites donc un petit effort, tâchez de réexister ! »

J'ai beau maigrir contre tout ce qui est, j'y suis néanmoins attaché – si j'en juge d'après ces malaises qui s'apparentent aux premiers symptômes de l'être.

Le sceptique est l'homme le moins mystérieux qui soit, et cependant, à partir d'un certain moment, il n'appartient plus à ce monde.

II

Une œuvre ne saurait surgir de l'indifférence ni même de la sérénité, cette indifférence décantée, achevée, victorieuse. Au plus fort d'une épreuve, on est surpris de trouver si peu d'ouvrages qui puissent apaiser et consoler. Comment le pourraient-ils, quand ils sont eux-mêmes le produit de l'inapaisement et de l'inconsolation ?

Tout commencement d'idée correspond à une imperceptible lésion de l'esprit.

Sur la cheminée, l'image d'un chimpanzé et une statuette du Bouddha. Ce voisinage plutôt accidentel que voulu est cause que je me demande sans cesse où peut bien être ma place entre ces deux extrêmes, entre la pré- et la trans-figuration de l'homme.

Est morbide moins l'excès que *l'absence* de peur. Je songe à cette amie que rien n'effrayait jamais, qui ne pouvait même pas se représenter un danger, de quelque ordre fût-il. Tant de liberté, tant de sécurité devait un jour la mener droit à la camisole de force.

Dans la certitude d'être incompris, il entre autant d'orgueil que de honte. D'où le caractère équivoque de n'importe quel échec. On en tire vanité d'une part, et on se mortifie de l'autre. Que toute défaite est impure !

Incurable – adjectif d'honneur dont ne devrait bénéficier qu'une seule maladie, la plus terrible de toutes : le Désir.

On appelle injustement imaginaires des maux qui ne sont que trop réels au contraire, puisqu'ils procèdent de notre esprit, seul régulateur de notre équilibre et de notre santé.

Tout néophyte étant un trouble-fête, dès que quelqu'un s'emballe pour n'importe quoi, fût-ce pour mes lubies, je m'apprête à rompre, en attendant de me venger.

Porté au ressentiment, j'y cède souvent et le remâche, et ne m'arrête que lorsque je me *rappelle* que j'ai envié tel ou tel sage, que j'ai même cru lui ressembler.

Ces moments où l'on souhaite être absolument seul parce que l'on est sûr que, face à face avec soi, on sera à même de trouver des vérités rares, uniques, inouïes, – puis la déception, et bientôt l'aigreur, lorsqu'on découvre que de cette solitude enfin atteinte, rien ne sort, rien ne pouvait sortir.

À certaines heures, à la place du cerveau, sensation très précise de néant usurpateur, de steppe qui s'est substituée aux idées.

Souffrir, c'est *produire* de la connaissance.

La pensée est destruction dans son essence. Plus exactement : dans son *principe*. On pense, on commence à penser, pour rompre des liens, dissoudre des affinités, compromettre la charpente du « réel ». Ce n'est qu'ensuite, lorsque le travail de sape est bien engagé, que la pensée se ressaisit et s'insurge contre son mouvement naturel.

Alors que la tristesse se justifie tant par le raisonnement que par l'observation, la joie ne repose sur rien, elle relève de la divagation. Il est impossible d'être joyeux par le pur fait de vivre ; on est triste en revanche dès qu'on ouvre les yeux. La perception comme telle rend sombre, témoin les animaux. Il n'est guère que les souris qui paraissent être gaies sans effort.

Sur le plan spirituel, toute douleur est une chance ; sur le plan spirituel seulement.

Je ne peux rien entreprendre qu'en faisant abstraction de ce que je *sais*. Dès que je l'envisage et que j'y pense, ne fût-ce qu'une seconde, je perds courage, je me défais.

Les choses ne cessant de se dégrader de génération en génération, prédire des catastrophes est une activité normale, un devoir de l'esprit. Le mot de Talleyrand sur l'Ancien Régime^[1] convient à n'importe quelle époque, sauf à celle où l'on vit, et à celle où l'on vivra. La « douceur » en question va en diminuant ; un jour elle aura disparu tout à fait. Dans l'histoire, on est toujours au seuil du pire.

C'est ce qui la rend intéressante, c'est ce qui fait qu'on la hait, qu'on n'arrive pas à s'en détacher.

On peut donner pour certain que le XXI^e siècle, autrement avancé que le nôtre, regardera Hitler et Staline comme des enfants de chœur.

Basilide, le gnostique, est un des rares esprits à avoir compris, au début de notre ère, ce qui maintenant constitue un lieu commun, à savoir que l'humanité, si elle veut se sauver, doit rentrer dans ses limites naturelles par le retour à l'ignorance, véritable signe de rédemption.

Ce lieu commun, hâtons-nous de le dire, demeure encore clandestin : chacun le murmure mais se garde bien de le proclamer. Quand il deviendra slogan, un pas considérable en avant aura été accompli.

Dans la vie de tous les jours, les hommes agissent par calcul ; dans les options décisives, ils en font à leur tête, et on ne comprend rien aux drames individuels ni collectifs si on perd de vue ce comportement inattendu. Que nul ne se penche sur l'histoire s'il ne perçoit avec quelle rareté s'y manifeste l'instinct de conservation. Tout se passe comme si le réflexe de défense ne jouait que devant un danger quelconque et cessait devant un désastre de taille.

Regardez la gueule de celui qui a réussi, qui a *peiné*, dans n'importe quel domaine. Vous n'y découvrirez pas la moindre trace de pitié. Il a l'étoffe dont est fait un *ennemi*.

Des journées entières, envie de perpétrer un attentat contre les cinq continents, sans réfléchir un seul instant aux *moyens*.

Mon énergie ne s'anime qu'en *dehors du temps*, et je me sens un véritable Hercule aussitôt que je me transplante en imagination dans un univers où sont supprimées les conditions mêmes de l'acte.

« L'horreur et l'extase de la vie » – vécues simultanément, comme une expérience à l'intérieur du même instant, de chaque instant.

La quantité de fatigue qui se *repose* dans mon cerveau !

Avec le Diable j'ai en commun la mauvaise humeur, je suis comme

lui cafardeux par décret divin.

Les livres que je lis avec le plus d'intérêt portent sur la mystique et la diététique. Y aurait-il un rapport entre elles ? Oui sans doute, dans la mesure où mystique implique ascèse, c'est-à-dire régime, plus précisément diète.

« Ne mange rien que tu ne l'aies semé et récolté de ta main » – cette recommandation de la sagesse védique est si légitime et si convaincante que, par rage de ne pouvoir s'y conformer, on voudrait se laisser mourir de faim.

Allongé, je ferme les yeux. Tout à coup, un gouffre se creuse, comme un puits qui, à la recherche de l'eau, perforerait le sol avec une vitesse proche du vertige. Entraîné dans cette frénésie, dans ce vide s'enfantant indéfiniment lui-même, je me confonds avec le principe de génération du gouffre, et, bonheur inespéré, je me trouve ainsi une occupation et même une mission.

Quand Pyrrhon s'entretenait avec quelqu'un, si son interlocuteur s'en allait, il continuait de parler comme si de rien n'était. Cette force d'indifférence, cette discipline du mépris, j'en rêve avec une impatience de détraqué.

Ce qu'un ami attend, ce sont des ménagements, des mensonges, des consolations, toutes choses qui impliquent effort, travail de réflexion, contrôle de soi. Le souci permanent de délicatesse que l'amitié suppose est antinaturel. Vivement les indifférents ou les ennemis pour qu'on puisse respirer un peu !

À force de m'appesantir sur mes misères passées et futures, j'ai négligé celles du présent : ce qui m'a permis de les supporter plus aisément que si j'y avais consacré mes réserves d'attention.

Le sommeil servirait à quelque chose si chaque fois que l'on s'endort on s'exerçait à se voir mourir ; au bout de quelques années d'entraînement, la mort perdrait tout prestige et n'apparaîtrait plus que comme une formalité ou une tracasserie.

Dans la carrière d'un esprit qui a liquidé préjugé après préjugé, survient un moment où il lui est tout aussi aisé de devenir un saint

qu'un escroc en tout genre.

La cruauté – notre trait le plus ancien – on la qualifie rarement d'empruntée, de simulée, d'apparente, dénominations propres en revanche à la bonté, qui, récente, acquise, n'a pas de racines profondes : c'est une invention tardive, intransmissible, que chacun s'évertue à réinventer et n'y parvient que par à-coups, dans ces moments où sa nature s'éclipse, où il triomphe de ses ancêtres et de lui-même.

Souvent je m'imagine montant sur le toit, attrapant le vertige, et puis, sur le point de tomber, poussant un cri. « Imaginer » n'est pas le mot, car je suis *obligé* d'imaginer cela. La pensée du meurtre doit venir de la même façon.

Si on veut ne jamais oublier quelqu'un, y penser constamment, s'y attacher pour toujours, il ne faut pas s'employer à l'aimer mais à le haïr. Selon une croyance hindoue, certains démons sont le fruit d'un vœu, fait dans une vie antérieure, de s'incarner dans un être acharné contre Dieu afin de mieux pouvoir y songer et l'avoir sans arrêt présent à l'esprit.

La mort est l'arôme de l'existence. Elle seule prête goût aux instants, elle seule en combat la fadeur. Nous lui devons à peu près tout. Cette dette de reconnaissance que de loin en loin nous consentons à lui payer est ce qu'il y a de plus réconfortant ici-bas.

C'est durant nos veilles que la douleur accomplit sa mission, qu'elle se réalise et s'épanouit. Elle est alors illimitée comme la nuit, qu'elle *imite*.

On ne devrait éprouver aucune espèce d'inquiétude tant qu'on dispose de l'idée de malchance. Aussitôt qu'on l'invoque, on s'apaise, on supporte tout, on est presque content de subir injustices et infirmités. N'importe quoi devenant par elle intelligible, point ne faut s'étonner que l'abruti et l'éveillé y recourent pareillement. C'est qu'elle n'est pas une explication, elle est l'explication même, qui se renforce de l'échec inévitable de toutes les autres.

Dès que l'on fouille le moindre souvenir, on se met en état de crever de rage.

D'où vient cette vision monotone, quand les maux qui l'ont suscitée et entretenue sont on ne peut plus divers ? C'est qu'elle les a assimilés et n'en a conservé que l'essence, laquelle leur est commune à tous.

Est bavardage toute conversation avec quelqu'un qui n'a pas souffert.

Minuit. Tension voisine du haut mal. Envie de tout faire sauter, efforts pour ne pas éclater en morceaux. Chaos imminent.

On peut ne rien valoir par soi-même, et être quelqu'un par ce qu'on ressent. Mais on peut aussi n'être pas à la hauteur de ses sensations.

En théorie, il m'importe aussi peu de vivre que de mourir ; en pratique, je suis travaillé par toutes les anxiétés qui ouvrent un abîme entre la vie et la mort.

Les bêtes, les oiseaux, les insectes ont tout résolu depuis toujours. Pourquoi vouloir faire mieux ? La nature répugne à l'originalité, elle refuse, elle exècre *l'homme*.

Le tourment chez certains est un besoin, un appétit, et un accomplissement. Partout ils se sentent diminués, sauf en enfer.

Dans le sang une inépuisable goutte de vinaigre : à quelle fée en suis-je redevable ?

L'envieux ne vous pardonne rien, et il jalouera jusqu'à vos déconfitures, jusqu'à vos hontes.

La médiocrité de mon chagrin aux enterrements. Impossible de plaindre les défunts ; inversement, toute naissance me jette dans la consternation. Il est incompréhensible, il est insensé qu'on puisse *montrer* un bébé, qu'on exhibe ce désastre virtuel et qu'on s'en réjouisse.

Tu es hanté par le détachement, la pureté, le nirvâna, et cependant *quelqu'un* en toi chuchote : « Si tu avais le courage de formuler ton vœu le plus secret, tu dirais : “Je voudrais avoir inventé tous les vices.” »

Il ne sert de rien d'être un monstre si on n'est pas doublé d'un théoricien du « monstrueux ».

Tu as laissé dépérir ce qu'il y avait de mieux en toi. Plus soigneux, tu n'aurais pas trahi ta véritable vocation, qui était celle de tyran ou d'ermite.

S'en prendre à tout bout de champ à soi-même, c'est faire preuve d'un grand souci de vérité et de justice ; c'est atteindre, c'est frapper le vrai coupable. Malheureusement c'est aussi l'intimider et le paralyser et, par là même, le rendre inapte à s'améliorer.

Ces colères qui vous enlèvent la peau, la chair, et vous réduisent à l'état de squelette tremblant !

Après certaines nuits, on devrait changer de nom, puisque aussi bien on n'est plus le même.

Qui êtes-vous ? – Je suis un *étranger* pour la police, pour Dieu, pour moi-même.

Depuis des années, je m'extasie sur les vertus de l'impassibilité, et il ne se passe pas de jour que je ne traverse une crise de violence qui, non réprimée, justifierait un internement. Ces convulsions se déroulent le plus souvent sans témoins mais, à vrai dire, presque toujours à cause de quelqu'un. Mes délires manquent de tenue : ils sont trop plébéiens, trop terre à terre pour savoir s'émanciper d'une cause.

Il m'est impossible de traiter de rien d'extérieur, d'objectif, d'impersonnel, à moins que ce ne soit de *maux*, c'est-à-dire de ce qui, chez autrui, me fait penser à moi.

La désolation qu'expriment les yeux du gorille. Un mammifère funèbre. Je descends de son regard.

Que l'on envisage l'individu ou l'humanité dans son ensemble, on ne doit pas confondre avancer et progresser, à moins d'admettre qu'aller vers la mort ne soit un *progrès*.

La terre remonte, paraît-il, à cinq milliards d'années, la vie à deux

ou trois. Ces chiffres contiennent toutes les consolations souhaitables. Il faudrait s'en souvenir dans les moments où l'on se prend au sérieux, où l'on ose souffrir.

Plus on bafouille, plus on s'astreint à mieux écrire. On se venge ainsi de n'avoir pu être orateur. Le bègue est un styliste-né.

Ce qu'il est difficile de comprendre, ce sont les natures fécondes, généreuses, toujours contentes de s'affairer, de produire. Leur énergie paraît démesurée, et cependant on n'arrive pas à la leur envier. Elles peuvent être n'importe quoi, parce qu'au fond elles ne sont rien : des fantoches dynamiques, des nullités aux dons inépuisables.

Ce qui m'empêche de descendre dans l'arène, c'est que j'y vois trop d'esprits que j'admire mais n'estime pas, tant ils me paraissent naïfs. Pourquoi les provoquer, pourquoi me mesurer avec eux sur la même piste ? Ma lassitude me confère une telle supériorité, qu'il ne me semble guère possible qu'ils me rattrapent jamais.

On peut penser à la mort tous les jours et cependant persévérer allègrement dans l'être ; il n'en va pas de même si on pense sans cesse à *l'heure* de sa mort ; celui qui n'aurait que cet instant-là en vue, commettrait un attentat contre tous ses autres instants.

On s'est étonné que la France, nation légère, ait produit un Rancé, fondateur de l'ordre le plus austère ; peut-être faudrait-il s'étonner davantage que l'Italie, nation autrement frivole, ait donné Leopardi, le plus grave de tous les poètes.

Le drame de l'Allemagne est de n'avoir pas eu un Montaigne. Quelle chance pour la France d'avoir *commencé* avec un sceptique !

Dégoûté par les nations, je me tourne vers la Mongolie où il doit faire bon vivre, où il y a plus de chevaux que d'hommes, où le *yahou* ne l'a pas encore emporté.

Toute idée féconde tourne en pseudo-idée, dégénère en croyance. Il n'est guère qu'une idée stérile qui conserve son statut d'idée.

Je me croyais plus exempt de vanité qu'un autre : un rêve récent devait me détromper. Je venais de mourir. On m'apporte un cercueil

en bois blanc. « Vous auriez pu mettre tout de même un peu de vernis dessus ! » – me suis-je écrié avant de me ruer sur les croque-morts pour les frapper. Une bagarre s'ensuivit. Puis ce fut le réveil, et la honte.

Cette fièvre qui ne mène à aucune découverte, qui n'est porteuse d'aucune idée mais qui vous donne un sentiment de puissance quasi divin, lequel s'évanouit dès que vous essayez de le définir, – à quoi correspond-elle, et que peut-elle valoir ? Peut-être ne rime-t-elle à rien, peut-être va-t-elle plus loin que n'importe quelle expérience métaphysique.

Le bonheur, c'est être dehors, marcher, regarder, s'amalgamer aux choses. Assis, on tombe en proie au pire de soi-même. L'homme n'a pas été créé pour être rivé à une chaise. Mais peut-être ne méritait-il pas mieux.

Pendant l'insomnie, je me dis, en guise de consolation, que ces heures dont je prends conscience, je les arrache au néant, et que, si je dormais, elles ne m'auraient jamais appartenu, elles n'auraient même jamais existé.

« Se perdre en Dieu » – ce cliché pour le croyant prend une valeur de révélation pour le non-croyant, qui y discerne une aventure souhaitée et impraticable, désespéré qu'il est de ne pouvoir lui aussi *s'égarer* en quelque chose ou, de préférence, en quelqu'un.

Qui est superficiel ? qui est profond ? – Aller très loin dans la frivolité, c'est cesser d'être frivole ; atteindre une limite, fût-ce dans la farce, c'est approcher d'extrémités dont, dans son secteur, tel métaphysicien n'est nullement capable.

Un éléphant succomberait à ces accès d'abattements indistincts d'une cruauté sur le point de se dissoudre et qui, en se dissolvant, emporterait chair et moelle. Tous les organes y passent : calamité viscérale, sensation de pagaille gastrique, d'impuissance à digérer ce monde.

L'homme, cet exterminateur, en veut à tout ce qui vit, à tout ce qui bouge : bientôt on parlera du dernier pou.

Dans la guerre de Troie, autant de dieux d'un côté que de l'autre. C'était là une vue juste et élégante dont les modernes, trop passionnés ou trop vulgaires, sont incapables, eux qui veulent que la raison soit à tout prix partisane. Homère, aux commencements de notre civilisation, s'offrait le luxe de l'objectivité ; aux antipodes, à une époque tardive comme la nôtre, il n'y a plus de place que pour l'*attitude*.

Seul, même inactif, on ne gaspille pas son temps. On le gâche presque toujours en compagnie. Aucun entretien avec soi ne peut être tout à fait stérile : quelque chose en sort nécessairement, ne serait-ce que l'espoir de se retrouver un jour.

Tant qu'on envie la réussite d'un autre, fût-ce d'un dieu, on est un vil esclave comme tout le monde.

Chaque être est un hymne détruit.

Si l'on en croit Tolstoï, il ne faudrait désirer que la mort, puisque ce désir, se réalisant immanquablement, ne sera pas une duperie comme tous les autres.

Cependant n'est-il pas de l'essence du désir de tendre vers n'importe quoi, sauf la mort ? *Désirer*, c'est ne vouloir pas mourir. Si donc on se met à souhaiter la mort, c'est que le désir est détourné de sa fonction propre ; c'est un désir dévié, dressé contre les autres désirs, voués tous à décevoir, alors que, lui, il tient toujours ses promesses. Miser sur lui, c'est jouer à coup sûr, c'est gagner de toutes façons : il ne trompe, il ne peut pas tromper. Mais ce que nous attendons d'un désir, c'est qu'il nous trompe précisément. Qu'il se réalise ou non, cela est secondaire ; l'important est qu'il nous dissimule la vérité. S'il nous la dévoile, il manque à son devoir, il se compromet et se renie, et doit par conséquent être rayé de la liste des désirs.

Que m'attire le bouddhisme ou le catharisme ou n'importe quel système ou dogme, je conserve un fond de scepticisme que rien jamais ne pourra entamer et auquel je reviens toujours après chacun de mes emballements. Que ce scepticisme soit congénital ou acquis, il ne m'en apparaît pas moins comme une certitude, voire comme une libération, quand toute autre forme de salut s'estompe ou me rejette.

Les autres n'ont pas le sentiment d'être des charlatans, et ils le sont ; moi... je le suis autant qu'eux mais je le sais et j'en souffre.

Que je ne cesse de saboter mes facultés, n'est-ce point puéril de m'en faire ? Et pourtant, au lieu de me flatter, l'évidence de mon inaccomplissement me décourage, me brise. S'être intoxiqué de clairvoyance pour en arriver là ! Je traîne des restes de dignité qui me déshonorent.

Seul l'écrivain sans public peut se permettre le luxe d'être sincère. Il ne s'adresse à personne : tout au plus à soi-même.

Une vie pleine n'est, dans le meilleur des cas, qu'un équilibre d'inconvénients.

Quand on sait que tout problème n'est qu'un faux problème, on est dangereusement près du salut.

Le scepticisme est un exercice de défascination.

Tout se réduit en somme au désir ou à l'absence du désir. Le reste est nuance.

J'ai tant médité de la vie que, souhaitant enfin lui rendre justice, je ne tombe sur aucun mot qui ne sonne faux.

III

Parfois on pense qu'il vaut mieux se réaliser que se laisser aller, parfois on pense le contraire. Et on a entièrement raison dans les deux cas.

Nos vertus, loin de se renforcer les unes les autres, se jalourent au contraire, et s'excluent. Quand la guerre qu'elles se font nous apparaît clairement, nous commençons à les dénoncer une à une, trop contents de n'avoir plus à nous mettre en frais pour aucune d'entre elles.

On ne demande pas la liberté mais des semblants de liberté. C'est pour ces simulacres que l'homme se démène depuis toujours. Au reste, la liberté n'étant, comme on l'a dit, qu'une *sensation*, quelle différence y a-t-il entre *être* et *se croire* libre ?

Tout acte en tant qu'acte n'est possible que parce que nous avons rompu avec le Paradis, dont le souvenir, qui envenime nos heures, fait de chacun de nous un ange démoralisé.

Nos prières refoulées éclatent en sarcasmes.

On n'a le sentiment d'être quelqu'un que lorsqu'on médite quelque forfait.

Si on fait du doute un but, il peut être aussi consolant que la foi. Lui aussi est capable de ferveur, lui aussi, à sa manière, triomphe de toutes les perplexités, lui aussi a réponse à tout. D'où vient alors sa mauvaise réputation ? C'est qu'il est plus rare que la foi, plus inabordable, et plus mystérieux. On n'arrive pas à imaginer ce qui se passe dans la maison du douteur...

Au marché, un gamin de cinq ans tout au plus, se débat, se contorsionne, hurle. Des bonnes femmes accourent, essaient de le calmer. Lui continue de plus belle, exagère, dépasse toute limite. Plus on le regarde, plus on voudrait lui tordre le cou. Sa mère, comprenant enfin qu'il faut l'emmener, supplie le furieux : « Viens mon *trésor* ! » –

On songe – avec quelle satisfaction ! – à Calvin, pour qui les enfants sont des « petites ordures » ou à Freud qui les traite de « pervers polymorphes ». L'un et l'autre auraient volontiers dit : « Laissez venir à moi les petits monstres ! »

Dans la décision de renoncer au salut, il n'entre aucun élément diabolique, car, s'il en était ainsi, d'où viendrait la sérénité qui accompagne cette décision ? Rien de diabolique ne rend serein. Dans les parages du Démon, on est au contraire morose. C'est mon cas... Aussi ma sérénité est-elle de courte durée : juste le temps de me décider à en finir avec le salut. Par bonheur je m'y décide souvent, et, chaque fois, quelle paix !

Se lever de bonne heure, plein d'énergie et d'entrain, merveilleusement apte à commettre quelque vilénie insigne.

« Je suis libre au dernier degré », – ce mot éleva ce jour-là le clochard qui le prononçait, au-dessus des philosophes, des conquérants et des saints, puisque aucun d'eux, au sommet de sa carrière, n'osa invoquer pareille réussite.

Le déchu est un homme comme nous tous avec la différence qu'il n'a pas daigné jouer le jeu. Nous l'en blâmons et le fuyons, nous lui en voulons d'avoir révélé et étalé notre secret, nous le considérons à juste titre comme un misérable et un traître.

Précipité hors du sommeil par la question : « Où va *cet* instant ? — À la mort », fut ma réponse, et je me rendormis aussitôt.

On ne devrait accorder crédit qu'aux explications par la physiologie et par la théologie. Ce qui prend place entre les deux n'importe guère.

Le plaisir qu'on éprouve à prévoir une catastrophe diminue au fur et à mesure qu'elle approche, et il cesse tout à fait dès qu'elle survient.

La sagesse déguise nos plaies : elle nous apprend comment saigner en cachette.

Le moment critique pour un prophète est celui où il finit par se pénétrer de ce qu'il débite, où il est conquis par ses vaticinations.

Esclave et automate désormais, il s'emploiera à regretter le temps où, libre, il annonçait des calamités sans trop y croire, où il se fabriquait des frayeurs.

Il n'est pas commode de jouer sincèrement les Isaïe et les Jérémie. C'est pourquoi la plupart des prophètes *préfèrent* être des imposteurs.

Tout ce qui nous arrive, tout ce qui compte pour nous ne présente aucun intérêt pour autrui : c'est à partir de cette évidence qu'il nous faudrait élaborer nos règles de conduite. Un esprit réfléchi devrait bannir de son vocabulaire intime le mot *événement*.

Quiconque n'est pas mort jeune *mérite* de mourir.

Rien ne donne meilleure conscience que de s'endormir avec la *vue claire* d'un de ses défauts, qu'on n'osait pas s'avouer jusqu'alors, qu'on ignorait même.

Tout s'estompe et s'abîme chez les êtres, sauf le regard et la voix : sans l'un et l'autre, on ne pourrait reconnaître personne au bout de quelques années.

En ce moment même, un peu partout, des milliers et des milliers sont en train d'expirer, tandis que, cramponné à mon stylo, je cherche en vain un mot pour commenter leur agonie.

S'appesantir sur un acte, fût-il innommable, s'inventer des scrupules et s'y empêtrer, démontre qu'on fait encore cas de ses semblables, qu'on aime se torturer à cause d'eux.

... Je ne me tiendrai pour affranchi que le jour où, à l'exemple des assassins et des sages, j'aurai nettoyé ma conscience de toutes les impuretés du remords.

J'en ai assez d'être moi, et cependant je prie sans cesse les dieux de me rendre à moi-même.

Regretter, c'est délibérer dans le passé, c'est substituer l'éventuel à l'irréparable, c'est tricher par déchirement.

Le délire est sans conteste plus beau que le doute, mais le doute est plus *solide*.

Le scepticisme est la *foi* des esprits ondoiyants.

Voir dans la calomnie des mots, rien que des mots, est l'unique manière de la supporter sans souffrir. Désarticulons n'importe quel propos qu'on tient contre nous, *isolons* chaque vocable, traitons-le avec le dédain que mérite un adjectif, un substantif, un adverbe.

... Sinon, liquidons sur-le-champ le calomniateur.

Nos prétentions au détachement nous aident toujours non pas à parer les coups mais à les « digérer ». Dans toute humiliation, il y a un premier et un second temps. C'est dans le second que se révèle utile notre coquetterie avec la sagesse.

La place qu'on occupe dans « l'univers » : un point, et encore ! Pourquoi se frapper quand, visiblement, on est si peu ? Cette constatation faite, on se calme aussitôt : à l'avenir, plus de tracasseries, plus d'affolements métaphysiques ou autres. Et puis, ce point se dilate, se gonfle, se substitue à l'espace. Et tout recommence.

Connaître, c'est discerner la portée de l'illusion, mot clef aussi essentiel au Védānta qu'à la Chanson, aux seules manières de traduire l'expérience de l'irréalité.

Au British Museum, devant la momie d'une cantatrice dont on voit les petits ongles surgir des bandelettes, je me rappelle avoir juré de ne plus jamais dire : *moi*...

Il n'est guère qu'un signe qui atteste qu'on a tout compris : pleurer *sans sujet*.

Dans le besoin de prier entre pour beaucoup la peur d'un éboulement imminent du cerveau.

Bonheur et malheur étant des maux presque au même titre, l'unique moyen de les éviter est de se rendre extérieur à tout.

Quand je passe des jours et des jours au milieu de textes où il n'est question que de sérénité, de contemplation et de dépouillement, l'envie me prend de sortir dans la rue et de casser la gueule au premier passant.

La preuve que ce monde n'est pas une réussite est qu'on peut se comparer sans indécence à Celui qui est censé l'avoir créé, mais non à Napoléon ni même à un clochard, surtout si ce dernier est inégalable dans son genre.

« Elle n'a pu faire mieux », – ce mot d'un païen sur la Providence, nul Père de l'Église n'a été assez honnête pour l'appliquer à Dieu.

La parole et le silence. On se sent plus en sécurité auprès d'un fou qui parle que d'un fou qui ne peut ouvrir la bouche.

Si une hérésie chrétienne, n'importe laquelle, l'avait emporté, elle ne se serait pas perdue dans des nuances. Plus téméraire que l'Église, elle aurait été aussi plus intolérante, car plus convaincue. Le doute n'est pas permis : victorieux, les cathares eussent surpassé les inquisiteurs.

Ayons pour toute victime, si noble soit-elle, une pitié sans illusions.

Ce qui reste d'un philosophe, c'est son tempérament, ce qui fait qu'il *s'oublie*, qu'il se livre à ses contradictions, à ses caprices, à des réactions incompatibles avec les lignes fondamentales de son système. S'il vise à la vérité, qu'il s'émancipe de tout souci de cohérence. Il ne doit exprimer que ce qu'il pense et non ce qu'il a *décidé* de penser. Plus il sera vivant, plus il se laissera aller à soi-même, et il ne survivra que s'il ne tient nul compte de ce à quoi il *devrait* croire.

Lorsqu'il s'agit de méditer sur la vacuité, l'impermanence, le nirvâna, s'allonger ou s'accroupir est la position la meilleure. C'est celle-là même où ces thèmes furent conçus.

Il n'y a guère qu'en Occident qu'on pense *debout*. De là vient peut-être le caractère si fâcheusement positif de sa philosophie.

Nous ne pouvons supporter une avanie qu'en imaginant les *scènes* de la revanche, du triomphe que nous aurons un jour sur le misérable qui nous aura bafoué. Sans cette perspective, nous tomberions en proie à des troubles qui renouvelleraient radicalement la Folie.

Toute agonie est en soi curieuse ; la plus intéressante demeure néanmoins celle du cynique, de celui qui la méprise *en théorie*.

Quel est le nom de cet os que je touche ? que peut-il bien y avoir de commun entre *lui* et *moi* ? Il faudrait recommencer l'opération avec une autre partie du corps et continuer ainsi jusqu'au moment où plus rien ne soit *nôtre*.

Avoir tout ensemble le goût de la provocation et celui de l'effacement, être par instinct un trouble-fête et par conviction un cadavre !

Après tant et tant de vivants, morts *tous*, – quelle fatigue de mourir à son tour et d'essuyer, comme eux, cette peur inepte ! Comment expliquer qu'elle persiste encore, qu'elle ne soit pas épuisée ou discréditée, et qu'on puisse l'éprouver encore à l'égal du premier mortel ?

L'ermite ne prend des responsabilités qu'envers soi ou envers tout le monde ; en aucun cas, envers *quelqu'un*. On se réfugie dans la solitude pour n'avoir personne à sa charge : soi-même, et l'univers, suffisent.

Si j'étais sûr de mon indifférence au salut, je serais de loin l'homme le plus heureux qui fût.

Pour se retrouver, il n'y a rien de tel que d'être « oublié ». Personne qui vienne s'interposer entre nous et ce qui compte. Plus les autres se détournent de nous, plus ils travaillent à notre perfection : ils nous sauvent *en nous abandonnant*.

Mes doutes sur la Providence ne durent jamais bien longtemps : qui, en dehors d'elle, serait en mesure de nous distribuer si ponctuellement notre ration de défaite quotidienne ?

« Il ne faut rien prendre à cœur » – se répète celui qui s'en veut chaque fois qu'il souffre et qui ne manque aucune occasion de souffrir.

Le combat que se livrent en chaque individu le fanatique et l'imposteur est cause que nous ne savons jamais à *qui* nous adresser.

« À quoi travaillez-vous ? Que préparez-vous ? »

Est-ce qu'on aurait osé aborder ainsi un Pyrrhon ou un Lao-tseu ? Les questions qu'on n'aurait pu poser à nos idoles, nous ne concevons

pas qu'on nous les pose à nous-mêmes.

Par nature je suis si réfractaire à la moindre entreprise, que pour me résoudre à en exécuter une il me faut parcourir auparavant quelque biographie d'Alexandre ou de Gengis Khan.

Ce qui doit rendre la vieillesse supportable, c'est le plaisir de voir disparaître un à un tous ceux qui auront cru en nous et que nous ne pourrons plus décevoir.

J'aime gloser sur la déchéance, j'aime vivre en parasite du Péché originel.

« Si on pouvait se rendre *inhumiliable* !

Contrairement à l'allégation courante, les souffrances nous attachent, nous clouent à la vie : ce sont *nos* souffrances, nous sommes flattés de pouvoir les endurer, elles témoignent pour notre qualité d'êtres et non de spectres. Et tant est virulent l'orgueil de souffrir qu'il n'est dépassé que par celui d'avoir souffert.

Acharné à sauver le passé, le regret représente notre unique recours contre les manœuvres de l'oubli : qu'est-il en substance, sinon la mémoire *qui passe à l'attaque* ? En ressuscitant maints et maints épisodes et en les déformant à plaisir, il nous offre toutes les versions voulues de notre vie, de sorte qu'il est exact d'affirmer que c'est grâce à lui qu'elle nous paraît à la fois pitoyable et comblée.

Toute formule théorique, surgie pendant le sommeil, en interrompt le cours. Les rêves sont des événements. Dès qu'un d'eux se mue en *problème*, ou s'achève par une trouvaille, nous nous réveillons en sursaut. « Penser » en dormant est une anomalie, fréquente chez les opprimés, chez ceux qui justement dorment mal, parce que leurs misères culminent en définitions, nuit après nuit.

On se martyrise, on se crée, à coups de tourments, une « conscience » ; et puis, on s'aperçoit avec horreur qu'on ne peut plus s'en défaire.

Le malaise consécutif à une bassesse est l'état le plus propice à la réflexion sur soi, il se confond même avec cette réflexion. Quoi

d'étonnant que nous ayons, chaque fois qu'il nous saisit, l'impression de nous connaître enfin ?

« Seul est subversif l'esprit qui met en cause l'obligation d'exister ; tous les autres, l'anarchiste en tête, pactisent avec l'ordre établi.

Mes préférences : l'âge des Cavernes et le siècle des Lumières.

Mais je n'oublie pas que les grottes ont débouché sur l'Histoire et les salons sur la Guillotine.

Partout de la chair contre de l'argent. Mais que peut valoir une chair subventionnée ? – Avant, on engendrait par conviction ou par accident ; aujourd'hui, pour toucher des subsides. Cet excès de calcul ne peut pas ne pas nuire à la qualité du spermatozoïde.

Chercher un sens à quoi que ce soit est moins le fait d'un naïf que d'un masochiste.

Prendre conscience de notre complète, de notre radicale destructibilité, c'est cela même le salut. Mais c'est aller à rencontre de nos tendances les plus profondes que de nous savoir, à chaque instant, destructibles. Le salut serait-il un exploit contre nature ?

Frivole et décousu, amateur en tout, je n'aurai connu à fond que l'inconvénient d'être né.

On devrait philosopher comme si la « philosophie » n'existait pas, à la manière d'un troglodyte ébloui ou effaré par le défilé des fléaux qui se déroulent sous ses yeux.

Jouir de sa douleur – le sentiment et jusqu'à l'expression figurent dans Homère, à titre exceptionnel s'entend. À titre général, il faudra attendre des temps plus récents. Le chemin est long de l'épopée au journal intime.

On ne s'intéresserait pas aux êtres si on n'avait l'espoir de rencontrer un jour quelqu'un de plus coincé que soi.

Les rats, confinés dans un espace réduit et nourris uniquement de ces produits chimiques dont nous nous gavons, deviennent, paraît-il,

bien plus méchants et plus agressifs que d'ordinaire.

Condamnés, à mesure qu'ils se multiplient, à s'entasser les uns sur les autres, les hommes se détestent beaucoup plus qu'avant, ils inventeront même des formes insolites de haine, ils s'entre-déchireront comme jamais ils ne le firent et il éclatera une guerre civile universelle, non pas à cause de revendications mais de l'impossibilité où se trouvera l'humanité d'assister davantage au spectacle qu'elle s'offre à elle-même. Dès maintenant déjà, si, l'espace d'un instant, elle entrevoyait *tout* l'avenir, elle n'irait pas au-delà de cet instant.

Il n'est de vraie solitude que là où l'on songe à l'urgence d'une prière – d'une prière *postérieure* à Dieu et à la Foi elle-même.

Il faudrait se dire et se redire que tout ce qui nous réjouit ou nous afflige ne correspond à rien, que tout cela est parfaitement dérisoire et vain.

... Eh bien, je me le dis et redis chaque jour, et je ne continue pas moins à me réjouir et à m'affliger.

Nous sommes tous au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle.

FIN

[1] « Ceux qui n'ont pas vécu avant 1789, ne connaissent pas la douceur de vivre » (N.d.N.)